



**JAMES  
S.A. COREY**

**LES CENDRES  
DE BABYLONE**

**THE EXPANSE 6**

*ACTES SUD*





## DU MÊME AUTEUR

*L'ÉVEIL DU LÉVIATHAN, THE EXPANSE 1*, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1327.

*LA GUERRE DE CALIBAN, THE EXPANSE 2*, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1395.

*LA PORTE D'ABADDON, THE EXPANSE 3*, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1527.

*LES FEUX DE CIBOLA, THE EXPANSE 4*, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1596.

*LES JEUX DE NÉMÉSIS, THE EXPANSE 5*, Actes Sud, 2018.

Titre original :

*Babylon's Ashes*

Éditeur original :

Orbit / Hachette Book Group, Inc., New York

© Daniel Abraham et Ty Franck, 2016

publié avec l'accord de l'auteur,

c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, USA

Illustration de couverture : © Daniel Dociu

© ACTES SUD, 2019

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-12286-7

JAMES S. A. COREY

Les cendres  
de Babylone

*THE EXPANSE 6*

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Yannis Urano

*ACTES SUD*



*À Matt, Hallie et Kenn, qui travaillent dans l'ombre  
et sans qui rien ne serait possible.*





## PROLOGUE

### NAMONO

Les rochers étaient tombés trois mois plus tôt, et Namono apercevait de nouveau le bleu du ciel. L'impact à Laghouat – la première des frappes ayant brisé le monde – avait soulevé une si grande partie du Sahara dans l'atmosphère qu'elle n'avait pu voir la lune ou les étoiles depuis des semaines. Même le disque rougeoyant du soleil luttait pour pénétrer les nuages sales. La cendre et le sable avaient plu sur le Grand Abuja et s'étaient amoncés jusqu'à donner à sa ville une teinte jaune-gris, pareille à celle du ciel. En prêtant main-forte aux équipes de volontaires pour dégager les gravats et s'occuper des blessés, elle avait réalisé que sa toux déchirante et le mucus noir qu'elle crachait résultaient d'une trop grande proximité avec les morts.

Trois mille cinq cents kilomètres séparaient le Grand Abuja du cratère où s'était trouvé Laghouat, et l'onde de choc avait pourtant provoqué l'éclatement de certaines fenêtres, l'effondrement de certains bâtiments. Deux cents décès à travers la ville, avaient rapporté les chaînes d'information, ainsi que quatre mille blessés. Les cliniques médicales étaient surchargées. Si aucun danger immédiat ne menaçait, il était tout de même recommandé de rester chez soi.

Le réseau électrique s'était rapidement dégradé. La lumière ne venait plus alimenter les panneaux solaires, et l'air graveleux encombrait trop vite les éoliennes pour que les équipes de nettoyage puissent suivre le rythme. Le temps qu'un réacteur à fusion soit acheminé vers le nord depuis les chantiers de Kinshasa, la moitié de la ville avait déjà passé toute une quinzaine dans l'obscurité. Les serres hydroponiques, les hôpitaux et les

bâtiments gouvernementaux ayant la priorité sur tout le reste, des pannes d'électricité partielles survenaient la plupart des jours. La connexion au réseau via leurs terminaux était peu fiable et ils demeuraient parfois coupés du monde plusieurs jours d'affilée. *Il fallait s'y attendre*, se disait-elle, comme s'il avait été possible de prévoir quoi que ce soit.

Et pourtant, trois mois plus tard, une brèche s'ouvrait dans la grisaille du vaste ciel. Tandis que le soleil rougi glissait vers l'ouest, les lumières des villes apparaissaient sur la lune à l'est, pierres précieuses dans un gisement de bleu. Certes taché, terni, incomplètement visible, mais il était bleu. Nono trouvait là du réconfort tout en poursuivant son chemin.

En termes historiques, la zone internationale était récente. Peu de bâtiments avaient plus de cent ans. Le quartier respirait l'engouement d'une génération précédente pour les larges artères courant au milieu de rues étroites et labyrinthiques, de formes architecturales sinueuses et quasi organiques. Zuma Rock surplombait les alentours, point de repère immuable. La cendre et la poussière pouvaient strier le rocher, mais pas le transformer. Nono était ici chez elle. C'était la ville où elle avait grandi et emmené sa petite famille après la fin de ses aventures. Le lieu de sa douce retraite.

Elle poussa un rire amer et toussoteux, suivi d'une simple quinte de toux.

Le centre de secours était un fourgon garé aux abords d'un parc public. Un trèfle aux feuilles imposantes ornait son flanc, le logo de la ferme hydroponique. Non pas des Nations unies, ou même de l'administration gérant la distribution du soutien basique. Les strates de la bureaucratie avaient été comprimées par l'urgence de la situation. Elle savait qu'elle aurait dû se montrer reconnaissante. À certains endroits, les fourgons ne passaient pas du tout.

La couche de cendre et de poussière avait remplacé l'herbe et formait une croûte qui recouvrait les pentes douces des collines. Ici et là, des fissures et sillons irréguliers, semblables aux traces d'immenses serpents, trahissaient les endroits où les enfants, malgré les circonstances, avaient tenté de s'amuser. En cet instant, toutefois, personne ne glissait plus. Nono se plaça dans la

file qui se formait. Ceux qui patientaient avec elle affichaient tous le même regard vide. Le choc, l'épuisement, la faim. Et la soif. La zone internationale abritait de larges enclaves de Norvégiens et de Vietnamiens, mais peu importait leur couleur de peau et la texture de leurs cheveux, la cendre et la misère les avaient tous rassemblés en une seule et même tribu.

La porte latérale du fourgon s'ouvrit en coulissant et la file s'agita, anticipant la distribution. Une autre semaine de rations, même si les quantités seraient peut-être faibles. Tandis que son tour approchait, Nono ressentit une légère pointe de honte. Jamais dans sa vie elle n'avait eu à réclamer le basique. Elle était de ceux qui subvenaient aux besoins des autres, et non de ceux qui sollicitaient leur soutien. Aujourd'hui, pourtant, il le fallait.

Elle se retrouva bientôt face à l'homme qui attribuait les paquets. Son visage lui était familier ; large, basané, moucheté de taches noires. Il lui demanda son adresse et Nono la lui donna. Il fouilla un instant, puis, avec l'efficacité d'un automate que lui conférait la répétition du geste, lui tendit un paquet enveloppé de plastique blanc, qu'elle saisit. Il semblait terriblement léger. L'homme ne porta les yeux sur elle que lorsqu'elle refusa de s'en aller.

— J'ai une épouse, dit Namono. Et une petite fille.

Un éclair de colère crue traversa le regard de l'homme, sévère comme une claque dans le visage.

— Si elles sont capables de faire pousser l'avoine plus vite ou de transformer l'air en riz, amenez-les-nous. Dans le cas inverse, vous nous faites perdre notre temps.

Elle sentit les larmes monter, lui piquer les yeux.

— Un seul par foyer, aboya-t-il. Maintenant, circulez.

— Mais...

— Circulez ! s'écria-t-il en claquant des doigts dans sa direction. Il y a du monde derrière vous.

Elle s'éloigna et l'entendit marmonner une insulte à son encontre. Ses larmes étaient peu épaisses, à peine assez pour les essuyer, mais affreusement douloureuses.

Elle plaça le paquet de rations sous son bras et, dès qu'elle eut suffisamment recouvert la vue, baissa la tête pour entamer le trajet de retour jusque chez elle. Elle ne pouvait pas se permettre de

s'attarder dans les environs. D'autres, plus désespérés et moins bien intentionnés qu'elle, tapis dans les recoins et les encadrements des portes, attendaient une occasion de dérober des filtres à eau et de la nourriture aux imprudents. Si son pas était trop peu déterminé, ils pourraient la considérer comme une victime potentielle. Elle longea quelques pâtés de maisons, divertissant son esprit épuisé et affamé en imaginant la manière dont elle pourrait repousser ses assaillants. Comme si la catharsis de la violence pouvait l'amener à trouver la paix intérieure.

En quittant leur logis, elle avait promis à Anna qu'elle s'arrêterait chez le vieux Gino pour s'assurer qu'il se rende bien jusqu'au fourgon. Mais quand elle atteignit le tournant, elle décida de continuer sa route. La lassitude rongait déjà sa moelle osseuse, et la perspective de mettre le vieil homme sur pied pour retourner ensuite jusqu'à la file en sa compagnie était au-delà de ce qu'elle pouvait affronter. Elle ferait passer cela pour un oubli. Ce serait pratiquement la vérité.

Dans le virage qui menait de la large avenue vers l'allée résidentielle en cul-de-sac, là où se trouvait sa maison, ses fantasmes de violence changèrent de nature. Ce n'étaient plus les voleurs qu'elle s'imaginait battre jusqu'à ce qu'ils présentent leurs excuses ou implorent son pardon, mais l'homme du fourgon au visage tacheté de noir. "Si elles sont capables de faire pousser l'avoine plus vite." Qu'est-ce que c'était censé vouloir dire ? Était-ce une plaisanterie impliquant l'utilisation de leurs corps comme engrais ? Avait-il osé menacer sa famille ? Pour qui se prenait-il, bon sang ?

*Non*, intervint une voix dans sa tête, aussi clairement que si Anna avait été présente pour prononcer ces mots. *Non, il était en colère parce qu'il souhaitait aider davantage, mais en était incapable. Son fardeau, c'est de savoir que tout ce qu'il peut donner ne suffit pas. C'est tout. Pardonne-lui.*

Namono savait qu'elle le devait, mais n'y parvenait pas.

Leur maison était de taille très modeste. Une demi-douzaine de pièces pressées les unes contre les autres, comme si un enfant serrait une poignée de sable humide. Rien n'était tout à fait droit, aucun angle n'était parfaitement d'équerre, ce qui donnait le sentiment de se trouver à l'intérieur d'un refuge naturel – tel qu'une caverne ou une grotte – plutôt que dans un véritable

bâtiment. Elle marqua une pause avant d'ouvrir la porte, tentant de s'éclaircir l'esprit. Le soleil couchant s'était réfugié derrière Zuma Rock, et la poussière ainsi que la fumée dans l'air révélèrent les larges rayons que le rocher ne bloquait pas, formant un halo autour de celui-ci. Et dans le ciel, qui s'obscurcissait, un point de lumière. Vénus. Ce soir, il y aurait peut-être des étoiles. Elle s'accrocha à cette pensée comme à un canot de sauvetage en plein océan. Il y aurait peut-être des étoiles.

À l'intérieur, la maison était propre. On avait secoué les tapis, balayé les sols de brique. Une odeur de lilas emplissait l'air grâce à une bougie parfumée que l'un des paroissiens d'Anna leur avait apportée. Namono essuya une dernière larme. Elle pourrait toujours prétendre que la rougeur de ses yeux n'était due qu'à l'air extérieur. Et même si elles ne la croyaient pas, elles pourraient faire semblant.

— Ohé ! appela-t-elle. Il y a quelqu'un ?

Depuis la chambre du fond, Nami émit un léger son aigu, ses pieds nus claquant sur les briques tandis qu'elle se précipitait vers la porte. Sa petite fille n'était plus si petite que cela. Elle arrivait désormais aux aisselles de Nono. Ou aux épaules d'Anna. Les rondeurs de l'enfance avaient disparu et la beauté maladroite et élancée de l'adolescence pointait le bout de son nez. Sa peau était à peine plus claire que celle de Nono, sa chevelure tout aussi abondante et crépue, mais elle avait un sourire russe.

— Tu es revenue !

— Bien sûr que je suis revenue, répondit Nono.

— Qu'est-ce qu'on a eu ?

Namono saisit le paquet blanc et le pressa dans les mains de sa fille. Puis, un sourire complice sur le visage, elle se pencha près d'elle :

— Ça, c'est à toi de le découvrir. Reviens me le dire quand tu sauras.

Nami lui rendit son sourire et fila à toute allure vers la cuisine, comme si les recycleurs d'eau et l'avoine à croissance rapide étaient un cadeau des plus fantastiques. Son enthousiasme était immense et partiellement sincère. L'autre partie était censée montrer à ses mères qu'elle se portait bien, qu'elles n'avaient nul

besoin de s'inquiéter pour elle. Leur force provenait principalement – voire intégralement – de l'envie de protéger l'autre. Elle ignorait si cela embellissait ou aggravait la situation.

Dans la chambre à coucher, Anna était allongée sur ses coussins. Un épais volume de Tolstoï était posé non loin d'elle, sa tranche abîmée par les nombreuses relectures. *Guerre et Paix*. Son teint était grisâtre, ses traits crispés. Nono s'assit près d'elle avec prudence et posa la main sur la peau nue de la cuisse droite de sa femme, juste au-dessus de l'endroit où son genou avait été écrasé. La peau n'était plus chaude, ni aussi tendue qu'auparavant. C'était probablement bon signe.

— Le ciel était bleu, aujourd'hui, dit Nono. Il y aura peut-être des étoiles, ce soir.

Anna décocha son sourire russe, celui que ses gènes avaient également transmis à Nami.

— Une bonne chose, alors, fit-elle. Ça s'améliore.

— Et Dieu sait qu'il y a de la place pour ça, en ce moment, ajouta Namono, qui regretta aussitôt le découragement dans sa voix et tenta de l'atténuer en prenant la main d'Anna. Tu as meilleure mine, toi aussi.

— Pas de fièvre, aujourd'hui.

— Pas du tout ?

— Un petit peu, seulement.

— Beaucoup de visiteurs ? demanda Nono en essayant de conserver un ton léger.

La blessure d'Anna avait passablement troublé ses paroissiens, qui avaient multiplié les visites afin de lui apporter différents articles et de lui offrir leur soutien, à tel point qu'il était devenu impossible pour sa femme de trouver le repos. Namono avait alors tapé du poing sur la table et les avait renvoyés chez eux. Si Anna l'avait autorisée à se comporter de la sorte, c'était principalement, songeait-elle, pour empêcher ses ouailles de se séparer du matériel dont ils ne pouvaient se passer.

— Ton cousin Amiri est venu nous voir, dit Anna.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qu'il voulait ?

— Nous avons prévu de nous réunir pour prier, demain. Nous ne serons qu'une douzaine. Nami a aidé à nettoyer le salon pour l'occasion. Je sais que j'aurais dû te demander d'abord, mais...

Anna indiqua sa jambe enflée et distendue d'un signe de tête, comme si son incapacité à se présenter à la chaire était la pire chose qui lui soit arrivée. C'était peut-être le cas.

— Si tu t'en sens la force, dit Namono.

— Je suis désolée.

— C'est bon, je te pardonne. Encore une fois. Comme toujours.

— Tu es formidable, Nono, déclara Anna, puis, d'un ton suffisamment bas pour que Nami ne puisse pas discerner ses propos : L'alerte a retenti pendant que tu étais à l'extérieur.

Le cœur de Namono se glaça.

— Où est-ce qu'il va frapper ?

— Ça n'arrivera pas. Ils l'ont eu. Mais...

Le silence était éloquent. Mais il y en avait eu un autre. Un nouveau rocher lancé vers le puits de gravité, vers les fragiles vestiges de la Terre.

— Je ne l'ai pas dit à Nami, confia Anna, comme si protéger son enfant de la peur était un autre péché qui requérait le pardon.

— Aucun problème. Je le ferai, si nécessaire.

— Est-ce que Gino va bien ?

Les mots "J'ai oublié" flottaient au fond de la gorge de Namono, mais elle ne pouvait proférer ce mensonge. Pour elle-même, peut-être, mais les yeux clairs d'Anna le lui interdisaient aussi.

— Je vais m'en assurer tout de suite.

— C'est important, insista Anna.

— Je sais. C'est juste que... je suis tellement fatiguée...

— Et c'est bien pour ça que c'est important. Quand la crise survient, nous unissons nos forces naturellement. C'est facile. C'est quand les choses se prolongent qu'il faut fournir un véritable effort. Nous devons nous assurer que chacun voie que nous sommes encore tous dans le même bateau.

À moins qu'un autre astéroïde ne surgisse et que la Flotte ne parvienne pas à l'intercepter à temps. À moins que les équipements hydroponiques ne lâchent en raison du surrégime pour provoquer la famine. À moins que les recycleurs d'eau ne se mettent à dysfonctionner. À moins qu'un millier de choses

différentes ne se produisent, qui signifieraient toutes le naufrage, et la mort.

Toutefois, pour Anna, même cela ne serait pas considéré comme un échec. Pas tant qu'ils seraient bienveillants les uns envers les autres. Si tous s'entraidaient afin de se porter jusque dans la tombe, sa femme aurait le sentiment d'accomplir sa mission. Elle avait peut-être raison.

— Bien sûr, dit Namono. Je voulais simplement te rapporter les provisions d'abord.

Un instant plus tard, Nami entra dans la pièce en courant, un recycleur d'eau dans chaque main.

— Regardez ça ! Encore une semaine à boire de l'eau de pluie sale et de la pisse purifiée, super ! s'exclama-t-elle avec un large sourire, et pour la millionième fois, Namono fut frappée de constater à quel point sa fille était une parfaite distillation des particularités de ses deux mères.

Le reste des provisions se composait de palets d'avoine prêts à cuisiner, de paquets de ce qui clamait en hindi et en mandarin être du poulet Stroganoff, et d'une poignée de pilules. Des vitamines pour toute la maisonnée. Des analgésiques pour Anna. C'était tout de même quelque chose.

Namono demeura assise aux côtés de sa femme, tenant sa main jusqu'à ce que les paupières d'Anna commencent à tomber, jusqu'à ce que ses joues se relâchent, annonçant ainsi l'arrivée du sommeil. À travers la fenêtre, les lueurs rougeoyantes du crépuscule finissant commençaient à virer au gris. Le corps d'Anna se détendit quelque peu. La crispation dans ses épaules s'atténua. Les plis de son front s'assouplirent. Anna ne s'en plaignait pas, mais la douleur causée par sa blessure et le stress de se retrouver soudainement handicapée s'étaient mêlés à la peur qu'ils partageaient tous. Il était agréable de voir tout cela disparaître, ne fût-ce que momentanément. Anna avait toujours été une belle femme, mais lorsqu'elle dormait, elle était absolument sublime.

Nono patienta jusqu'à ce que la respiration de sa femme devienne profonde et régulière, puis se leva du lit. Elle avait presque atteint la porte quand Anna lui lança, la voix rouillée de somnolence :



— N’oublie pas Gino.

— J’y vais tout de suite, assura Nono d’un ton calme, avant que la respiration d’Anna, pareille à la marée, ne retourne à ses flux et reflux profonds.

— Est-ce que je peux venir aussi ? interrogea Nami tandis que Nono se dirigeait de nouveau vers la porte d’entrée. Les terminaux sont encore hors service, et il n’y a rien à faire, ici.

Nono envisagea de répondre par “C’est trop dangereux, dehors”, ou encore “Ta mère aura peut-être besoin de toi”, mais les yeux de sa fille étaient emplis d’un tel espoir.

— Oui, accepta-t-elle, mais enfle tes chaussures, alors.

La marche jusque chez Gino fut une danse parmi les ombres. La lumière du jour avait suffisamment alimenté les batteries de secours des panneaux solaires pour qu’une faible lueur brillât à l’intérieur de la moitié des habitations qu’elles passèrent. Cela ne représentait que l’équivalent d’une bougie, mais c’était tout de même mieux qu’auparavant. La ville elle-même était toujours plongée dans l’obscurité. Aucune lumière en provenance des lampadaires, ni des gratte-ciel. Seuls quelques points luisants apparaissaient au sud, le long d’une sinueuse structure d’arcologie.

Un vif souvenir ressurgit alors dans l’esprit de Namono, où elle était plus jeune encore que sa fille aujourd’hui et se rendait sur Luna pour la toute première fois, contemplant l’éclat des étoiles, la beauté singulière de la Voie lactée. Même si la poussière graveleuse envahissait toujours l’atmosphère au-dessus de leur tête, les astres étaient à présent plus nombreux qu’auparavant, lorsque la pollution lumineuse de la ville les noyait. La lune brillait, croissant d’argent brodé de fils d’or. Namono saisit la main de sa fille.

Les doigts de Nami semblaient si épais, si robustes en comparaison de ce qu’ils étaient autrefois. Elle grandissait. Ce n’était maintenant plus leur petit bébé. Elles avaient fait tant de projets pour lui permettre de suivre des cours à l’université, pour l’emmener avec elles en voyage. Aujourd’hui, tout était réduit à néant. Le monde dans lequel elles avaient pensé l’élever n’existait plus. Elle ressentait à ce sujet une pointe de culpabilité, comme si elle avait pu faire quoi que ce soit pour empêcher que cela se produise. Comme si, quelque part, elle en était responsable.

Dans les ténèbres grandissantes, elle percevait des voix, même si elles étaient moins nombreuses qu'auparavant. À l'époque, la vie nocturne animait le quartier. Des pubs, des saltimbanques, ainsi que le rythme rapide et puissant de la musique à la mode, qui résonnait dans la rue comme si quelqu'un y déversait des briques. À présent, on s'endormait quand la nuit tombait et on se levait en même temps que le jour. Une odeur de cuisine parvint jusqu'à ses narines. Il était curieux de voir comment l'avoine bouillie en venait à évoquer le confort. Elle espérait que le vieux Gino avait pu se rendre jusqu'au fourgon, ou que l'un des paroissiens d'Anna y était allé pour lui. Dans le cas contraire, sa femme insisterait pour lui offrir une partie de leurs provisions, et Namono la laisserait faire.

Mais ce n'était pas encore arrivé. Nul besoin d'appeler les ennuis avant qu'ils ne surviennent. Ils en avaient déjà assez comme cela. Lorsqu'elles atteignirent le virage qui menait vers la rue du vieux Gino, le dernier rayon de soleil avait disparu. Le seul indice de la présence de Zuma Rock était une obscurité plus profonde encore qui s'élevait de plusieurs milliers de mètres au-dessus de la ville. La terre elle-même brandissant le poing vers le ciel en signe de défi.

— Oh, fit Nami, dans ce qui ressemblait moins à un mot qu'à une légère inspiration. Tu as vu ?

— Vu quoi ?

— Une étoile filante. Et une autre, là. Regarde !

Et en effet, parmi les étoiles inertes mais scintillantes, un bref trait de lumière stria le ciel. Suivi d'un autre. Puis, alors qu'elles se tenaient toutes deux debout, main dans la main, une demi-douzaine encore. Elle prenait sur elle pour ne pas faire demi-tour, ne pas mettre sa fille à l'abri dans l'encadrement d'une porte et tenter de la protéger avec son corps. L'alerte avait retenti, mais ce qu'il restait de la Flotte des Nations unies avait intercepté celui-ci. Les traces de feu qui maculaient l'atmosphère supérieure n'étaient peut-être même pas ses débris. Ou peut-être que si.

Quoi qu'il en soit, fut un temps où les étoiles filantes avaient été un spectacle magnifique. Innocent. Ce ne serait jamais plus le cas. Pas pour elle, tout du moins. Ni pour quiconque sur Terre. Toute trace luisante était désormais le murmure de la mort. Le

sifflement d'une balle. Un rappel aussi discernable qu'une voix.  
*Tout cela peut prendre fin, et vous ne pouvez rien empêcher.*

Dans le ciel, brillant comme une torche, un nouveau sillon s'épanouit en une boule de feu silencieuse, aussi large que l'ongle de son pouce.

— C'était une grosse, celle-là, observa Nami.

*Non, songea Namono. Non, pas vraiment.*



— Vous n’avez pas le droit, putain ! s’écria le propriétaire du *Hornblower* pour la énième fois. Nous avons travaillé pour avoir tout ça. C’est à nous.

— Nous en avons déjà discuté, monsieur, répondit Michio Pa, le capitaine du *Connaught*. La Flotte libre a donné l’ordre de réquisitionner votre vaisseau et sa cargaison.

— Encore vos conneries d’effort de secours ? Si les Ceinturiens ont besoin d’approvisionnements, ils n’ont qu’à payer les leurs. Ce qui est à moi, c’est à moi.

— C’est un cas de nécessité. Si vous aviez coopéré...

— Vous nous avez tiré dessus ! Vous avez détruit le cône de notre réacteur !

— Vous avez tenté de vous enfuir. Vos passagers et votre équipage...

— Flotte libre, mon cul ! Vous êtes des voleurs. Des *pirates*.

À sa gauche, Evans – son commandant en second et membre le plus récent de sa famille – poussa un grognement, comme si un projectile venait de l’atteindre. Michio tourna brièvement les yeux vers lui et rencontra son regard bleu. Le second lui adressa un large sourire : des dents blanches et un visage bien trop ravissant. Il était bel homme et en avait parfaitement conscience. Michio coupa son microphone, laissant le flot d’invectives se déverser du *Hornblower*, et le questionna d’un signe de tête. *Quoi ?*

Evans pointa la console du doigt.

— Il a les nerfs. On dirait que nous l’avons vexé, le pauvre *coyo*.

— Sois sérieux, dit Michio, qui souriait tout de même.

— Mais je suis sérieux. *Fragé bist.*

— Fragile... Toi ?

— Dans mon cœur, fit Evans en pressant la paume de sa main contre son torse sculpté, je suis un petit garçon, moi.

Dans le haut-parleur, le propriétaire du *Hornblower* proférait ses amabilités avec encore davantage d'entrain. À l'écouter, Pa était une voleuse, une traînée, le genre de personne qui se fichait d'assassiner des nourrissons du moment qu'elle touchait sa paie. S'il était son père, il la tuerait au lieu de la laisser déshonorer sa famille. Evans ricana.

Malgré elle, Michio lâcha un rire à son tour.

— Ton accent est plus prononcé quand tu flirtes, dit-elle. Tu es au courant ?

— Ouais. Je ne suis qu'un tissu complexe de maniérisme et de vice. Mais je t'ai quand même permis de penser à autre chose qu'à lui. Tu commençais à perdre tes nerfs.

— Et ce n'est pas fini, compléta-t-elle avant de réactiver son micro. Monsieur. *Monsieur !* Sommes-nous au moins d'accord pour dire que je suis le pirate qui vous propose de vous enfermer dans votre cabine pendant la durée du trajet jusqu'à Calisto au lieu de vous jeter dans l'espace ? Est-ce que ça vous irait ?

Pendant un instant, la radio n'émit qu'un silence abasourdi, suivi d'un rugissement de rage incohérente ponctué de formules telles que "Bois ton putain de sang de Ceinturienne" et "Je te tuerai si tu essaies". Michio leva trois doigts en l'air. À l'autre extrémité de la passerelle de commandement, Oksana Busch agita la main pour signifier que le message était bien reçu et tapota les commandes d'armement.

Le *Connaught* n'était pas un appareil ceinturien. Pas à l'origine, du moins. Il avait été conçu par la Flotte de la République martienne, et était équipé d'une grande variété de systèmes d'expertise technique et militaire. Ils naviguaient à bord depuis près d'une année, maintenant. Ils s'étaient d'abord entraînés dans le secret, puis, lorsque le jour J était arrivé, avaient lancé le vaisseau dans la bataille. Michio observait à présent son moniteur pendant que le *Connaught* identifiait et ciblait six emplacements sur le vaisseau de transport où un feu nourri de CDR ou

un missile bien placé pourraient éventrer la coque. Les lasers de visée s'activèrent pour se braquer sur le *Hornblower*. Michio patienta. Le sourire d'Evans n'était plus aussi confiant, désormais. Massacrer des civils n'était pas son premier choix. En toute justice, ce n'était pas la solution pour laquelle Michio aurait opté non plus, mais ils ne pouvaient permettre au *Hornblower* d'achever son voyage et de traverser les anneaux vers la planète alien que ses occupants avaient prévu de coloniser. Les négociations ne servaient maintenant plus qu'à déterminer les conditions de leur échec.

— Est-ce qu'on ouvre le feu, *Bossmang* ? demanda Busch.

— Pas encore, répondit Michio. Surveille le réacteur. Et s'ils essaient de s'échapper...

— S'ils essaient de s'échapper, au vu de l'état du cône de leur réacteur, nous n'aurons même pas à gaspiller de munitions, remarqua Busch avec dérision.

— Il y a des gens qui comptent sur cette cargaison.

— Reçu, dit Busch, qui ajouta un instant plus tard : Leur réacteur est toujours éteint.

La radio émit un clic, crachota. Sur le vaisseau de transport, quelqu'un s'égosillait, mais pas à son intention. Une nouvelle voix se fit entendre, puis plusieurs, chacune tentant de couvrir les autres. Un coup de feu retentit, le bruit de l'attaque atténué et rendu moins menaçant par la radio.

Une voix inconnue intervint :

— *Connaught* ? Est-ce que vous êtes là ?

— Toujours là, confirma Michio. À qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Sergio Plant, déclara la voix. Capitaine actuel du *Hornblower*. Je propose de nous rendre. Mais je ne veux aucun blessé, d'accord ?

Un sourire triomphal et soulagé s'afficha sur le visage d'Evans.

— *Besse* de faire votre connaissance, capitaine Plant, dit Michio. J'accepte vos conditions. Veuillez vous tenir prêts pour l'abordage.

Puis elle coupa la communication.



L'Histoire, estimait Michio, était un long enchaînement de surprises qui, avec du recul, semblaient inévitables. Ce qui était vrai des nations, des planètes et des vastes complexes des États corporatistes s'appliquait également aux destins plus modestes des individus, qu'ils soient hommes ou femmes, faibles ou puissants. Ce qui était vrai de l'APE, de la Terre et de la République martienne s'appliquait par conséquent à Oksana Busch, Evans Garner-Choi et Michio Pa. Ainsi qu'à tous ceux qui vivaient et travaillaient à bord du *Connaught* et ses vaisseaux jumeaux. C'était uniquement parce qu'elle occupait ce poste-là, donnait ces ordres-là et se devait d'assurer la sécurité et le bien-être des hommes et des femmes de son équipage, de veiller à ce qu'ils demeurent du bon côté de l'Histoire, que les destins plus modestes de ses équipiers sur le *Connaught* semblaient revêtir une plus grande importance.

Selon ses propres dires, la première des nombreuses surprises qui l'avaient amenée jusqu'ici avait été de rejoindre la branche militaire de la Ceinture. Lorsqu'elle était encore une jeune femme, elle s'attendait à devenir ingénieur en systèmes ou administratrice sur l'une des stations majeures. Si elle avait davantage raffolé des mathématiques, c'est ce qui aurait pu se produire. Elle avait poursuivi ses études à l'université car elle pensait être censée le faire, et avait échoué car elle n'était pas à sa place. Quand les conseillers lui avaient fait comprendre qu'elle allait être recalée, le choc avait été brutal. Avec du recul, cela paraissait prévisible. La lentille clarificatrice de l'Histoire.

Elle avait bien plus facilement trouvé sa place au sein de l'APE, ou du moins au sein de la branche qu'elle avait rejointe. Dès le premier mois, il était devenu manifeste que l'Alliance des Planètes extérieures était moins l'organe bureaucratique de la révolution qu'une sorte de titre de franchise adopté par les citoyens de la Ceinture qui considéraient qu'un tel organe devait exister. Le Collectif Voltaire revendiquait son appartenance à l'APE, mais il en était de même pour le groupe de Fred Johnson basé sur Tycho. Anderson Dawes exerçait les fonctions de gouverneur de Cérès en arborant le cercle scindé, et Zig Ochoa s'opposait à lui paré du même symbole.



Durant des années, Michio avait considéré qu'elle faisait carrière dans l'armée, tout en sachant au fond de son esprit que sa chaîne de commandement était une chose fragile. Fut un temps où cette idée l'avait amenée à protéger l'autorité par instinct ; sa propre autorité sur ses subordonnés, ainsi que celle de ses supérieurs hiérarchiques sur elle. C'était d'ailleurs ce qui l'avait conduite jusqu'au poste de commandant en second du *Bébé-moth*, ce qui l'avait conduite jusqu'à la Zone lente lorsque l'humanité avait traversé l'Anneau, jusqu'au cœur de cet empire de treize cents mondes dont ils avaient hérité. Ce qui avait entraîné la mort de sa maîtresse, Sam Rosenberg. Après cela, sa foi dans les structures de commandement était devenue moins absolue.

Là encore, avec du recul, tout cela semblait prévisible.

Quant à la seconde surprise, elle n'aurait su dire exactement ce dont il s'agissait. Sa participation à un mariage collectif, son recrutement par Marco Inaros, ou bien sa prise de fonction à bord de son nouvel appareil et sa mission révolutionnaire pour le compte de la Flotte libre. Une vie comportait davantage de tournants qu'une couche de minerai, et tous les changements n'étaient pas prévisibles, même avec du recul.



— L'équipe d'abordage est prête, affirma Carmondy, la voix estompée par le micro de la combinaison. Est-ce qu'on ouvre une brèche ?

En tant que meneur du groupe d'assaut, Carmondy faisait techniquement partie d'une chaîne de commandement différente de celle de Michio, mais il s'était rangé sous ses ordres aussitôt que lui et ses soldats étaient montés à bord. Il avait vécu quelques années sur Mars, n'était pas membre de l'union maritale collective qui formait le cœur de l'équipage du *Connaught*, mais suffisamment professionnel pour accepter son statut d'élément extérieur. C'était pour cela – et presque uniquement pour cela – qu'elle l'appréciait.

— Laissons-leur l'opportunité d'être amicaux, suggéra Michio. S'ils commencent à nous tirer dessus, faites le nécessaire.

— Bien reçu, dit Carmondy, qui se brancha ensuite sur un autre canal de communication.

Les deux vaisseaux se trouvaient maintenant en phase d'apesanteur, et elle ne pouvait donc pas s'appuyer contre le dossier de son siège anti-crash. Si elle en avait eu la possibilité, c'est ce qu'elle aurait fait.

Lorsqu'on avait annoncé que la Flotte libre prenait progressivement le contrôle du système solaire et que la traversée de l'Anneau était désormais proscrite, les appareils colons en route vers les nouveaux mondes avaient dû faire un choix. S'ils stoppaient leur course et livraient leurs provisions afin qu'elles soient redistribuées aux stations et aux vaisseaux dans le besoin, leurs occupants pourraient alors conserver leur appareil. S'ils prenaient la fuite, à l'inverse, celui-ci serait réquisitionné.

Le *Hornblower* – comme qui sait combien d'autres encore – avait opéré ses calculs et décidé que le risque en valait la chandelle. Ils avaient désactivé leurs transpondeurs, effectué une rotation et poussé les réacteurs au maximum de leur puissance, mais seulement pour un court laps de temps, puis continué de la sorte en alternant rotation, accélération, rotation, accélération. Ils appelaient cette stratégie *hotaru*, qui consiste à se propulser un moment avant de couper ses réacteurs pour être invisible, dans l'espoir que l'immensité de l'espace leur permette de se dissimuler jusqu'à ce que la situation politique change. Les vaisseaux transportaient assez de matériel et de nourriture pour ravitailler les aspirants colons durant des années. Le volume du système solaire était si colossal que s'ils évitaient toute détection dans les premiers temps, les retrouver plus tard pourrait demander plusieurs vies à leurs poursuivants.

Les fumées de réacteur du *Hornblower* avaient été détectées par les systèmes de la Flotte libre sur Ganymède, ainsi que par ceux installés sur Titan. Ce que Michio détestait le plus, c'était que la poursuite les avait amenés à s'écarter du plan de l'écliptique. La grande majorité de l'héliosphère du soleil s'étendait également au-dessus et au-dessous du disque mince où les planètes et la ceinture d'astéroïdes décrivaient leurs trajectoires orbitales. Elle portait un regard réticent et superstitieux sur ces zones lointaines, sur ce gigantesque néant qui, dans son esprit, menaçait la civilisation humaine à la fois d'en haut et d'en bas.

L'Anneau et l'espace irréel de l'autre côté étaient peut-être plus étranges – non, *incontestablement* plus étranges – mais ce malaise à l'égard des voyages au-delà de l'écliptique la suivait depuis l'enfance. Il faisait partie intégrante de sa mythologie personnelle, et était signe de malheurs à venir.

Elle régla son moniteur afin qu'il retransmette les images des caméras des combinaisons de l'équipe tout en diffusant une musique douce. Le *Hornblower*, vu sous vingt angles différents, tandis que les harpes et les batteries miniatures tentaient de l'apaiser. Un Terrien au teint sombre se trouvait dans le sas, les bras grands ouverts. Une demi-douzaine de caméras étaient braquées sur lui, le baril de l'arme de leur porteur visible à l'écran. Les autres se déplaçaient, attentifs au moindre mouvement en périphérie du groupe ou en provenance de l'extérieur du vaisseau. L'homme tendit la main et utilisa une prise pour pivoter sur lui-même, plaçant les bras dans son dos en attendant qu'on lui lie les poignets à l'aide d'un collier de serrage. La dextérité de ses mouvements donna à Michio l'impression que le capitaine Plant – s'il s'agissait bien de lui – avait déjà été détenu de force.

Le groupe d'abordage s'affaira ensuite à travers le vaisseau, ses yeux et son attention se projetant par équipes le long des courbes. Sur l'écran, les mouvements se reportaient sur une silhouette visible sur un autre. Lorsqu'ils atteignirent la coquerie, les membres d'équipage du *Hornblower* les attendaient, flottant en rang, bras écartés, prêts à accepter le sort que le *Connaught* leur réservait. En dépit de la taille minuscule qu'avait prise chaque fenêtre pour qu'elles puissent toutes s'afficher sur son moniteur, Michio distinguait tout de même les traces luisantes des larmes qui coulaient sur le visage des captifs. Des masques de chagrin constitués de sel et de tension à fleur de peau.

— Tout ira bien pour eux, assura Evans. *Esá* ? C'est notre travail, tu vois ?

— Je sais, répondit Michio, le regard rivé sur l'écran.

Les membres de l'équipe d'abordage se mouvaient d'un pont à l'autre, verrouillant chaque fois les commandes. Leur coordination donnait le sentiment qu'ils n'étaient qu'un seul et unique organisme doté de vingt yeux ; l'entraînement et la conscience professionnelle du groupe. La passerelle de commandement

paraissait mal tenue. Un terminal ainsi qu'un flacon de boisson flottants avaient été aspirés contre une grille de ventilation. Sans poussée gravitationnelle pour les coordonner, les sièges anti-crash étaient orientés selon des angles divers et variés. Tout cela lui rappelait de vieilles vidéos montrant le naufrage des navires sur Terre. L'appareil colon se noyait dans l'infini du vide.

Elle savait que Carmondy l'appellerait avant même qu'il ne le fasse, et diminua lentement le volume de la musique. La requête se manifesta par un tintement poli.

— Nous avons pris le contrôle du vaisseau, capitaine, lança-t-il sous le regard de deux de ses hommes, ce qui permit à Michio d'apercevoir ses lèvres et sa mâchoire bouger depuis deux angles différents tout en percevant ses mots via la radio. Aucune résistance. Aucun problème.

— Officier Busch ? appela Michio.

— Leurs pare-feu sont déjà désactivés, annonça Oksana. *Toda y alles.*

Michio hocha la tête, davantage pour elle-même qu'à l'intention de Carmondy.

— Le *Connaught* contrôle maintenant les systèmes du vaisseau ennemi, informa-t-elle.

— Nous sommes en train de mettre en place un périmètre de surveillance et de garrotter les prisonniers. Procédure de rapport automatique enclenchée.

— Compris, fit Michio, qui s'adressa ensuite à Evans : Retirons-nous assez loin pour être hors de portée d'une explosion, au cas où ils cacheraient des têtes nucléaires dans leur silo à grains.

— À tes ordres, obéit Evans.

Durant la poignée de secondes que dura l'accélération, les propulseurs de manœuvre la projetèrent contre ses sangles de sécurité avec une puissance de moins d'un dixième de g. S'emparer de ce que les autres pensaient mériter de conserver était une tâche dangereuse. Naturellement, le *Connaught* surveillait de près son groupe d'abordage, les doigts délicats du vaisseau tâtant le pouls de chacun de ses membres de manière permanente. Qui plus est, Carmondy envoyait un signal toutes les trente minutes en utilisant un protocole de cryptage par masque jetable. S'il

manquait à le faire, Michio transformerait le *Hornblower* en un nuage diffus de gaz brûlant en guise d'avertissement au vaisseau suivant. Et quelques milliers de personnes sur Callisto, Io et Europe devraient alors espérer que les autres missions de réquisition de la Flotte libre trouvent une issue plus favorable.

La Ceinture s'était finalement libérée du joug des planètes intérieures. Ils avaient la station Médina au cœur de la Zone lente, la seule flotte du système solaire en état de fonctionner, ainsi que la gratitude de millions de Ceinturiens. Dans une perspective à long terme, c'était la plus magistrale déclaration d'indépendance et de liberté que la race humaine ait jamais faite. Dans une perspective à court terme, son travail était de s'assurer que la victoire ne débouche pas sur la famine et la mort pour tous.

Ces deux prochains jours, Carmondy et ses hommes veilleraient à ce que les aspirants colons demeurent enfermés dans les cellules d'un pont sécurisé, où ils pourraient attendre la fin du trajet vers une position orbitale stable autour de Jupiter. Les mêmes soldats effectueraient ensuite un inventaire complet de ce qu'ils avaient récolté en prenant possession du *Hornblower*. Après cela, ils devraient patienter encore une semaine avant que les réacteurs de secours ne soient installés. Pendant ce temps-là, le *Connaught* ferait à la fois office d'escorte et de geôlier, et Michio aurait peu d'autres choses à faire que de scruter l'obscurité à la recherche d'autres réfugiés.

Ce n'était pas une période qu'elle attendait avec impatience, et elle était certaine que les autres membres de son union collective ressentiaient la même chose. Mais quand Oksana reprit la parole, sa voix trahissait plus encore que cela :

— *Bossmang*. Nous avons reçu la confirmation de Cérès.

— Bien, dit Michio, avec une inflexion montante indiquant qu'elle avait entendu ce qu'Oksana n'exprimait pas.

Oksana Busch était sa femme depuis aussi longtemps que l'union existait, et elles connaissaient bien leurs humeurs respectives.

— J'ai autre chose, aussi. Un message de Lui.

— Et qu'est-ce qu'il veut, Dawes ? s'enquit Michio.

— Non, pas Dawes. Le *grand* Lui.

— Inaros ? s'étonna Michio. Démarre la vidéo.

— Le capitaine est la seule personne autorisée à la visionner. Je peux l'envoyer vers ta cabine ou ton terminal si...

— Oksana, démarre la vidéo.

Marco Inaros apparut sur le moniteur. Au vu de l'aspect drapé de sa chevelure, il se trouvait soit sur Cérés, soit sous l'effet de la poussée. L'arrière-plan n'offrait pas suffisamment d'éléments pour déterminer s'il était à bord d'un vaisseau ou dans un bureau. Son sourire charmant gagnait ses yeux sombres et chaleureux. Michio sentit son pouls s'accélérer quelque peu, se persuadant qu'il s'agissait là de crainte, et non d'attirance. Pour la majeure partie, c'était la vérité. Il était bougrement charismatique, malgré tout.

— Capitaine Pa, commença Marco. Ravi d'entendre que vous vous êtes emparée du *Hornblower* sans incident. Un nouveau témoignage de vos capacités. Nous avons été bien inspirés de vous confier le commandement des opérations de réquisition. Les choses se sont plutôt bien déroulées, nous sommes prêts à passer à l'étape suivante de notre plan.

Michio jeta un bref regard en direction d'Evans et d'Oksana. Lui tirait sur sa barbe, et elle tentait d'éviter le regard de Michio.

— Nous souhaiterions amener le *Hornblower* directement sur Cérés, poursuivit Marco. Et avant ça, j'organise une réunion. Strictement réservée au cercle rapproché. Vous, moi, Dawes, Rosenfeld, Sanjrani. Sur la station Cérés, précisa-t-il avant que son sourire ne s'élargisse. Maintenant que nous contrôlons le système solaire, quelques changements s'imposent, vous ne croyez pas ? Le *Pella* m'informe que vous pouvez être ici dans deux semaines. Ce sera une bonne opportunité de vous voir en personne.

D'un geste parfaitement exécuté, il lui adressa le salut de la Flotte libre. Celui qu'il avait inventé. Puis l'image disparut. Le mélange de confusion, de détresse et de soulagement qui inonda le ventre de Michio ne fut pas simple à interpréter. Que sa mission soit modifiée de la sorte, si rapidement, avec si peu d'explications, la laissait perplexe. De plus, se rendre à une réunion du cercle rapproché lui procurait toujours le même sentiment de danger qu'à l'époque où la Flotte libre n'avait pas encore annoncé son existence. Des années passées à se mouvoir dans l'ombre laissaient des habitudes, en termes de réflexion et de sensation,

dont il était compliqué de se défaire, bien qu'ils aient remporté la partie. Au moins, toutefois, ils seraient de retour dans le plan de l'écliptique, et non au beau milieu des ténèbres, là où des choses inquiétantes se produisaient. De mauvaises choses.

*Des choses*, lui souffla une petite voix dans sa tête, *comme être appelée à participer à une réunion imprévue.*

— Deux semaines ? fit Michio.

— C'est faisable, répondit Busch presque avant que la question soit terminée, impliquant qu'elle avait déjà fait ses calculs. Mais il va nous falloir mettre la gomme, alors. Nous ne pourrions pas attendre le *Hornblower*.

— Carmondy ne va pas aimer ça, dit Michio.

— Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir dire ? Les ordres viennent directement de Lui.

— C'est vrai.

Evans s'éclaircit la gorge.

— Alors on y va, c'est ça ? demanda-t-il.

Michio leva le poing. *Oui.*

— C'est Inaros, dit-elle, réfutant l'argument à venir en évoquant son nom.

— Bon. *Good*, fit Evans, mais le ton de sa voix manifestait tout autre chose.

— Quelque chose ne va pas ? interrogea Pa.

— C'est juste que... ce n'est pas la première fois que les plans changent, observa Evans, le visage ridé d'inquiétude.

De cette manière, il n'était pas aussi séduisant, mais il était son plus récent mari et elle ne jugea pas nécessaire de le mentionner. Les hommes séduisants pouvaient se montrer si fragiles.

— Continue, insista-t-elle à la place.

— Eh ben, il y a eu cette histoire d'argent avec Sanjrani. Celle du Premier ministre martien qui a fini par arriver sur Luna sain et sauf alors que la moitié de la Flotte libre essayait de l'éliminer. Et j'ai entendu dire que nous avions aussi tenté d'assassiner Fred Johnson et James Holden. Aux dernières nouvelles, tous les deux respiraient encore et se baladaient en liberté. Ça me laisse dubitatif.

— Tu veux dire que Marco n'est peut-être pas aussi infallible qu'il le prétend ? demanda Michio.

L'espace d'un instant, Evans resta silencieux. Michio songeait effectivement que non.

— Quelque chose dans le genre, ouais, lâcha-t-il finalement. Mais le seul fait de penser comme ça donne déjà le sentiment que la situation pourrait se compliquer, non ?

— Quelque chose dans le genre, ouais, acquiesça Michio.



## FILIP

À ses yeux, personne n'était plus détestable que James Holden. Holden, le pacificateur qui n'avait jamais fait la paix. Holden, le défenseur de la justice qui n'avait jamais rien sacrifié pour la justice. James Holden, qui naviguait en compagnie de Martiens et de Ceinturiens – ou plutôt *d'un* Ceinturien – et sillonnait le système solaire comme si cela faisait de lui quelqu'un de supérieur aux autres. Quelqu'un de neutre, au-dessus de la mêlée, tandis que les planètes intérieures expédiaient les ressources de l'humanité vers les quelque treize cents nouveaux mondes et laissaient agoniser les Ceinturiens. Qui, contre toute attente, n'avait pas été anéanti avec le *Chetzemoka*.

Fred Johnson, le Terrien qui s'était converti et avait commencé à parler au nom de la Ceinture, venait non loin derrière Holden. Le Boucher de la station Anderson, qui avait fait carrière en massacrant d'innocents Ceinturiens et poursuivait son œuvre en leur imposant une trajectoire qui menait à leur mort culturelle autant qu'individuelle. Pour ces raisons, il ne méritait que la haine et le mépris. Toutefois, la mère de Filip n'avait pas directement trouvé la mort par la faute de Johnson, et par conséquent, Holden – James *pinché* Holden – remportait le premier prix.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que Filip avait tambouriné des mains contre la porte intérieure du sas pendant que sa mère, l'esprit dégradé d'avoir trop fréquenté l'idole James Holden, se jetait dans l'espace en emportant Cyn avec elle. Des morts stupides. Inutiles. C'était d'ailleurs pour cela, songeait-il, que la douleur était si intense. Parce qu'elle n'avait nul besoin

de mourir, mais l'avait tout de même choisi. Il s'était brisé les os de la main en tentant de l'en dissuader, mais cela n'avait rien changé. Naomi Nagata avait opté pour une mort atroce dans le vide en lieu et place d'une vie aux côtés des siens, prouvant à quel point les séquelles de son lavage de cerveau avaient été profondes, à quel point son esprit avait toujours été faible.

Il n'avait confié à personne sur le *Pella* qu'il en rêvait encore chaque nuit : la porte close, la certitude que quelque chose de précieux – quelque chose d'*important* – se trouvait de l'autre côté, et le sentiment insidieux qu'il ne pouvait ouvrir la porte. S'ils savaient combien ce rêve le hantait, il passerait alors pour un faible, et son père n'accordait aucune place aux hommes incapables de remplir leur rôle. Pas même s'il s'agissait de son propre fils. Filip avait choisi de tenir son rang de Ceinturien et d'homme de la Flotte libre plutôt que de trouver un poste sur une station et d'y demeurer enfant. Aujourd'hui, il avait presque dix-sept ans ; il avait participé à l'élimination des oppresseurs sur Terre. Son enfance appartenait au passé.



La station Pallas était l'une des plus anciennes de la Ceinture. Elle avait abrité les premières mines et, par la suite, les premières raffineries. Puis on y avait construit les nouvelles structures, car c'était là que se trouvait la base industrielle. Parce qu'il était plus facile d'utiliser les vieux broyeurs et séparateurs rotatifs encore en état de marche comme capacité de réserve. Et par habitude, également. Pallas n'avait jamais été équipée pour opérer une rotation artificielle. La pesanteur qu'on y ressentait provenait de la microgravité naturelle de sa masse ; deux pour cent de la gravité sur Terre. À peine davantage qu'un courant de dérive persistant. La station sinuait en permanence au-dessus puis au-dessous du plan de l'écliptique, comme si elle tentait de se frayer un chemin pour s'échapper du système solaire. Cérès et Vesta étaient plus imposantes, plus peuplées, mais le métal utilisé dans la fabrication de la coque et des réacteurs des vaisseaux, celle des ponts des stations et des conteneurs de transport, celle des armes dont étaient pourvus les appareils de guerre

de la Flotte libre ainsi que des munitions qu'elles tiraient, provenait en totalité de Pallas. Si Ganymède était le grenier de la Ceinture, Pallas était sa forge.

Il était donc tout à fait logique que la Flotte libre y fasse étape dans son voyage incessant à travers le système libéré, et qu'elle veille à ne laisser aucune ressource derrière elle lorsqu'elle en repartait.

— *S'yahaminda, que ?* lança le capitaine du spatioport, qui flottait dans la zone la plus large de la salle de réunion.

C'était une salle typique de la Ceinture. Aucune table, aucune chaise. Peu d'indices dans son architecture permettant de distinguer le haut du bas. Après une si longue période passée à bord d'un vaisseau conçu pour voyager sous la poussée gravitationnelle, Filip avait le sentiment d'être ici chez lui. Un sentiment d'authenticité, ce que les espaces de construction martienne n'avaient jamais pu lui procurer.

Le capitaine du spatioport lui-même semblait tout aussi authentique. Son corps était plus allongé que celui d'une personne ayant passé son enfance sous les effets d'une gravité faible et intermittente. En comparaison de son corps, sa tête était plus grosse que celle de Filip, de Marco ou de Karal. Son œil gauche était d'une couleur laiteuse, aveugle là où même les produits pharmaceutiques qui rendaient la vie humaine possible en l'absence de gravité avaient échoué à conserver intacts les vaisseaux capillaires. Le type de personne dont l'organisme ne serait jamais capable de tolérer la vie à la surface d'une planète, même pour une courte période. L'extrémité absolue du spectre physiologique ceinturien. Exactement le type de personne pour lequel la Flotte libre s'était soulevée, qu'elle avait juré de protéger et de représenter.

Voilà sans doute pourquoi il avait maintenant l'air si perplexe, pourquoi il se sentait trahi.

— Est-ce que ça pose un problème ? demanda Marco, qui haussa les épaules à la manière des Ceinturiers, à l'aide de ses mains.

Au ton qu'il avait employé, on aurait pu croire que déplacer le contenu des entrepôts dans le vide était une tâche banale et quotidienne. Filip leva les sourcils en écho à l'incrédulité de

son père. Karal, quant à lui, se contenta de jeter à l'homme un regard noir tout en conservant le poing serré autour du manche de son arme.

— *Per es esá mindan hoy*, dit le capitaine.

— Je sais qu'il s'agit de tout le stock, rétorqua Marco. Justement. Tant qu'il restera ici, Pallas sera une cible pour les Intérieurs. Chargez ce que vous avez dans des conteneurs et expédiez-les dans l'espace. Nous serons les seuls à connaître leur trajectoire. Nous les localiserons et récupérerons ce dont nous avons besoin quand ce sera nécessaire. L'objectif n'est pas seulement de faire en sorte qu'ils ne mettent pas la main dessus, mais de montrer que les entrepôts de la station sont vides avant qu'ils tentent de les atteindre, voyez ?

— *Per mindan...* bredouilla le capitaine, dont les yeux cli-gnaient de détresse.

— Vous serez dédommagé pour tout, assura Filip. En monnaie de la Flotte libre.

— D'accord, ouais, dit le capitaine. *Aber...*

Ses clignements de paupières redoublèrent et il détourna le regard de Marco, comme si l'amiral de la première véritable force armée de la Ceinture flottait à cinquante centimètres sur sa gauche. Il passa la langue sur ses lèvres.

— *Aber ?* fit Marco pour l'inviter à continuer, imitant son accent.

— Les classificateurs rotatifs *v'reist neue ganga*, voyez ?

— Si vous avez besoin de nouvelles pièces, eh bien achetez-les, recommanda Marco, la voix empreinte de vibrations dangereuses.

— *Aber...* enchaîna le capitaine avant de déglutir.

— Mais avant, vous les importiez de la Terre, je sais, compléta Marco. Et notre argent n'a aucune valeur là-bas.

Le capitaine leva le poing en guise de confirmation.

Le sourire de Marco était doux et ouvert. Sympathique.

— Personne ne peut dépenser son argent là-bas. Plus maintenant. À partir d'aujourd'hui, vous achèterez du matériel ceinturien. Et *uniquement* ceinturien.

— La Ceinture ne fabrique pas d'aussi bonnes pièces, gémit l'homme.

— Nous fabriquons les meilleures pièces qui soient, aujourd'hui, répliqua Marco. Le cours de l'Histoire a changé, mon ami. Essayez de vous adapter. Et emballez-moi tout le stock pour expédition, *sa sa* ?

Le capitaine croisa le regard de Marco et leva de nouveau le poing pour exprimer son accord. Il n'avait pas réellement le choix. C'était l'avantage d'être aux commandes de toutes les armes ; peu importait la manière dont vous demandiez quelque chose, cela restait tout de même un ordre. Marco s'élança vers l'avant, la faible gravité de Pallas déviant sa trajectoire. Il s'immobilisa en agrippant une prise fixée tout près du capitaine et lui donna une accolade, que l'homme ne lui rendit pas. Il semblait retenir son souffle, comme s'il croisait quelque chose de dangereux en espérant passer inaperçu.

Les coursives et couloirs qui menaient du bureau du capitaine jusqu'aux quais formaient un patchwork de revêtement fait de céramique très ancienne et de silicate de carbone tressé. Ce revêtement – l'un des premiers nouveaux matériaux mis en fabrication après que l'apparition de la protomolécule avait permis à la physico-chimie de faire un bond de plusieurs générations – refléta un inquiétant éclat aux couleurs de l'arc-en-ciel tandis qu'ils passaient devant en flottant. Pareil à celui de l'huile à la surface de l'eau. Il était censé être plus résilient que la céramique et le titane, plus solide mais également plus souple. On ignorait comment il vieillirait. Cependant, si les rapports en provenance des nouveaux mondes étaient dignes de confiance, il survivrait probablement une éternité à ceux qui l'avaient conçu. En supposant qu'ils l'aient façonné convenablement. Difficile de savoir.

La navette de Pallas les attendait, Bastien sanglé sur le siège du pilote.

— *Bist good* ? interrogea-t-il tandis que Marco enclenchait le cycle de fermeture du sas derrière eux.

— Aussi bien que nous pouvions l'espérer, répondit l'amiral de la Flotte libre en inspectant l'espace du petit vaisseau tout autour de lui.

Six sièges, sans compter le poste de pilotage de Bastien. Karal s'attachait sur l'un d'entre eux, Filip sur un autre. Mais Marco, lui, se laissa lentement dériver vers le pont de la navette, sa

chevelure retombant progressivement sur ses épaules. Il leva le menton en guise de question implicite.

— Rosenfeld est déjà là-bas, expliqua Bastien. Il est à bord du *Pella* depuis trois heures.

— Enfin, dit Marco, avec dans la voix une nuance que seul Filip pouvait percevoir, avant de se glisser dans son siège et d'ajuster ses sangles. Bonne nouvelle. Allons le rejoindre.

Bastien demanda la permission de décoller au système des autorités portuaires, plus par habitude que par réelle nécessité. Marco était le capitaine du *Pella*, l'amiral de la Flotte libre, et sa navette était prioritaire sur tout le reste du trafic. Mais Bastien suivit tout de même la procédure, puis vérifia les commandes d'étanchéité et de contrôle environnemental pour ce qui devait être la dixième fois. Pour quiconque ayant grandi dans la Ceinture, s'assurer de l'étanchéité ainsi que des réserves d'eau et d'air du vaisseau et des combinaisons était tout aussi naturel que respirer. Ce n'était pas une chose à laquelle un Ceinturien réfléchissait. Cela se faisait, tout simplement. Ceux qui n'adoptaient pas cette manière de vivre disparaissaient d'ordinaire relativement tôt du patrimoine génétique.

Leur poids augmenta quelque peu au décollage de la navette, puis les cardans des sièges se mirent à chuintier à l'unisson lorsque Bastien activa les propulseurs de manœuvre. Bien que la vitesse fût de moins d'un quart de g, ils atteignirent le *Pella* en quelques minutes. Ils pénétrèrent dans le sas – celui dans lequel Naomi avait choisi de périr – et se retrouvèrent à flotter dans l'air familier du vaisseau.

Rosenfeld Guoliang les attendait.

Durant toute l'existence de Filip, et ce jusque dans ses premiers souvenirs, la Ceinture avait été associée à l'Alliance des Planètes extérieures, et l'APE associée aux personnes qui comptaient le plus pour lui. Les siens. C'est seulement après avoir grandi, après avoir été autorisé à écouter les conversations entre son père et les autres adultes, qu'il avait commencé à saisir le fonctionnement de l'APE de manière plus profonde, plus nuancée, et le terme d'*alliance* était alors venu remplacer *les siens*. Non pas *république*, *union gouvernementale* ou encore *nation*. Alliance. L'APE était un vaste méli-mélo constitué d'un nombre

incalculable de groupes différents qui se formaient, se délitait puis se reformait, tous s'accordant sur le fait que, quels que soient leurs désaccords, ils demeuraient unis face à l'oppression des planètes intérieures. Il existait quelques grands porte-étendards rassemblés sous la bannière de l'APE : la station Tycho sous le commandement de Fred Johnson, tout comme la station Cérès sous celui d'Anderson Dawes, toutes deux possédant leurs propres milices ; les provocateurs idéologiques du Collectif Voltaire ; la bande ouvertement criminelle du Rameau d'or ; le groupe non violent et pratiquement collaborationniste Marut-tuva Kulu. Pour chacun d'eux, il existait des dizaines – peut-être des centaines – d'organisations moins importantes, de cabales et de sociétés d'intérêts mutuels, unies par l'oppression économique et militaire permanente de la Terre et de Mars.

La Flotte libre n'était pas l'APE, et n'était d'ailleurs pas censée l'être. Elle était composée des éléments les plus robustes de l'ancien ordre, solidement liés en une seule et même force qui n'avait besoin d'aucun ennemi pour se définir. La promesse d'un futur où le joug du passé n'était pas simplement méprisé, mais bel et bien brisé.

Cela ne signifiait pas qu'elle était pour autant *libérée* du passé.

Rosenfeld était un homme maigre, qui réussissait à se vouër même en phase d'apesanteur. Sa peau était sombre, curieusement mouchetée, ses yeux profondément enfoncés dans leur orbite. Il arborait des tatouages du cercle scindé de l'APE et du V en forme de pointe de couteau du Collectif Voltaire, avait un sourire facile, éclatant, et dégageait une impression de violence à peine contenue. Il était la raison pour laquelle son père s'était rendu sur Pallas.

— Marco Inaros, s'exclama Rosenfeld en écartant les mains. Regarde ce que tu as fait, *coyo mis* !

Marco s'élança vers l'avant jusque dans les bras de l'homme, tournoyant avec lui durant leur étreinte et ralentissant lorsqu'elle prit fin. Toute la méfiance que Marco avait pu éprouver à l'égard de Rosenfeld s'était envolée. Ou bien non, pas tout à fait envolée, plutôt dissimulée afin que Filip et Karal aient le sentiment que le plaisir qu'il prenait dans ses retrouvailles pouvait être pur.

— Tu as bonne mine, mon vieil ami, complimenta Marco.

— Ce n'est pas vrai, objecta Rosenfeld, mais j'apprécie le mensonge.

— Est-ce qu'il faut faire monter tes hommes à bord ?

— Déjà fait, dit Rosenfeld.

Filip glissa un regard vers Karal et remarqua l'esquisse d'une grimace au coin de sa bouche. Rosenfeld était un ami, un allié, l'un des membres du cercle rapproché de la Flotte libre, mais en l'absence de Marco, il était anormal qu'on l'ait autorisé à faire monter sa garde personnelle avec lui à bord de l'appareil. Après tout, le *Pella* était le vaisseau amiral de la Flotte libre, et la tentation restait présente. Marco et Rosenfeld tendirent tous deux la main, freinèrent la rotation de leurs deux corps unis à l'aide d'une prise fixée sur les casiers, puis, se tenant toujours par le bras, se propulsèrent vers la coursive à l'intérieur du vaisseau. Filip et Karal leur emboîtèrent le pas.

— Si nous voulons rejoindre Cérés à temps pour la réunion, il va falloir mettre les gaz, dit Marco.

— C'est ta faute. J'aurais pu utiliser mon propre vaisseau.

— Il n'est pas armé.

— J'ai vécu toute ma vie à bord de coucous de l'espace...

Même s'il n'apercevait que la nuque de Marco, Filip discerna le sourire dans la voix de son père quand il interrompit Rosenfeld :

— C'était toute ta vie jusqu'à aujourd'hui. Les règles du jeu ont changé. Je ne peux pas laisser les membres du haut commandement se déplacer sans protection. Même ici, tout le monde n'est pas de notre côté. Pas encore.

Ils atteignirent l'ascenseur qui parcourait toute la longueur de l'appareil, le contournèrent et, la tête la première, poursuivirent leur nage aérienne jusqu'aux ponts de l'équipage. Karal jeta un regard dans son dos, vers le pont des opérations et le poste de pilotage, comme s'il souhaitait s'assurer qu'aucun des gardes de Rosenfeld ne les suivait.

— C'est pour ça que j'ai attendu, dit celui-ci. Un bon petit soldat, *mé*. Dommage que Johnson et Smith aient débarqué sains et saufs sur Luna. Nous n'en avons eu qu'un sur les trois.

— Le plus important, c'est d'avoir détruit la Terre, fit Marco.

Devant eux, Sárta fit son apparition et les croisa sur son chemin vers le pont des ops, hochant la tête en guise de salut.



— La Terre a toujours été la cible principale, ajouta Marco.

— Ouais, la secrétaire générale Gao est avec ses dieux, maintenant, et j'espère qu'elle est morte en gueulant, dit Rosenfeld en faisant mine de cracher sur le côté. Mais cette Avasarala, celle qui a pris sa place...

— Une bureaucrate, coupa Marco tandis qu'ils se tiraient dans le virage pour entrer dans le mess.

Les tables et les bancs rivés au sol, l'odeur de la nourriture militaire martienne, les couleurs qui, jusqu'à récemment, avaient paré la bannière de l'ennemi. Tout cela formait un contraste saisissant avec les hommes et les femmes qui occupaient l'espace. Tous étaient des Ceinturiers, et pourtant, Filip pouvait distinguer ceux de la Flotte libre qui servaient à ses côtés des gardes de Rosenfeld. Distinguer les siens des autres. Ils pouvaient toujours faire comme si la division n'existait pas, mais chacun d'eux en avait conscience. Une douzaine de personnes, en tout et pour tout, comme lors d'un changement de quart. Un membre d'équipage du *Pella* pour chaque homme de Rosenfeld ; Karal n'était pas le seul à considérer qu'un petit peu de vigilance, même entre amis, était une bonne chose.

L'un des gardes lança un flacon à Rosenfeld. Aucun moyen de savoir s'il contenait du café, du thé, du whiskey, ou bien de l'eau. Son destinataire s'en saisit sans détourner son attention de la conversation en cours.

— Une bureaucrate avec la rage au ventre, à ce qu'on dirait, dit-il. Tu crois que tu peux gérer ça ? Rien de personnel, *coyo*, mais tu as une fâcheuse tendance à sous-estimer les femmes.

Marco se figea. Filip s'en aperçut et sa bouche s'emplit d'un goût de cuivre. Karal poussa un faible grognement. Quand Filip tourna les yeux dans sa direction, sa mâchoire avait glissé vers l'avant et ses poings se trouvaient sur ses hanches.

Rosenfeld prit place contre un mur. L'expression sur son visage était un masque d'excuse et d'empathie.

— Mais ce n'est peut-être pas le moment de parler de ça, reprit-il. Désolé d'avoir remué le couteau dans la plaie.

— Pas de problème, certifia Marco. Nous reparlerons de tout ça sur Cérés.

— Le rassemblement des tribus. J'attends ça avec impatience. La prochaine étape devrait être intéressante.

— Sans aucun doute. Karal va vous emmener jusqu'à vos cabines, toi et tes hommes. Vous devriez y rester. L'accélération va être brusque.

— Compris, amiral.

Marco se tira hors de la pièce, flottant vers la salle des machines et le poste d'ingénierie sans même un regard pour son fils.

Filip patienta un moment, ignorant s'il devait le suivre ou bien rester sur place, s'il avait maintenant quartier libre ou s'il lui fallait encore tenir son poste. Rosenfeld lui sourit et, de sa paupière grenue, lui lança un clin d'œil avant de se tourner vers ses hommes. Quelque chose venait de se produire ; il le percevait dans l'air, dans la posture de Karal. Quelque chose d'important. Et à en croire la réaction de son père, cela devait être en lien avec lui.

Il posa une main sur le poignet de Karal et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, mentit effrontément Karal. Pas de quoi s'inquiéter.

— Karal ?

L'homme pinça les lèvres et s'étira le cou, évitant le regard de Filip.

— Karal. Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais *leur* demander ?

Lentement, Karal secoua la tête. Il devait s'abstenir de les interroger. Karal passa nerveusement la langue sur ses lèvres, secoua de nouveau la tête et reprit la parole d'une voix calme et basse :

— Nous avons reçu un rapport, il y a de ça quelque temps. Des données d'observation du... euh... du *Chetzemoka*. Qui attestaient que les vaisseaux de Johnson et de Smith n'avaient pas été détruits.

— Et ?

— Et, dit Karal, le mot pesant comme du plomb.

Puis il continua sa phrase, et voici comment Filip Inaros, devant Rosenfeld et sa demi-douzaine de gardes au sourire suffisant, apprit que sa mère était toujours en vie. Et que tout le monde à bord du *Pella*, à l'exception de lui seul, était au courant.



Sous la poussée, Filip fit un rêve.

Il se tenait devant la même porte que dans ses songes précédents. Bien que son aspect soit chaque fois différent, il s'agissait toujours de la même porte. Il s'époumonait, tambourinait des mains contre elle, tentant d'entrer. Auparavant, à cet instant, il avait ressenti de la peur, un chagrin océanique lié au sentiment de perte imminente. Désormais, tout n'était plus qu'humiliation. La rage s'alluma en lui comme un feu et il poussa pour tenter de forcer la porte, de pénétrer dans la pièce qui se trouvait de l'autre côté, non pas pour sauver quelque chose de précieux, mais pour l'anéantir.

Il se réveilla en hurlant. Le poids d'un g complet le compressait dans le gel de sa couchette. Le *Pella* murmurait tout autour de lui, les vibrations du réacteur et le chuchotement des recycleurs d'air semblables à une voix lui soufflant des mots à l'oreille, trop bas toutefois pour qu'il fût capable de les distinguer. Il dut fournir un effort pour essuyer ses larmes. Ce n'étaient pas des larmes de chagrin. Pour cela, il aurait fallu qu'il soit triste. Et il ne ressentait que de la certitude.

Il existait quelqu'un qu'il détestait plus que James Holden.

## HOLDEN

Il y avait bien des choses à dire en faveur d'une vie qui n'impliquait pas de longs interrogatoires. Sur ce plan-là, du moins, Holden n'avait pas convenablement vécu la sienne. Lorsque lui et le reste de l'équipage du *Rossinante* avaient accepté de prendre part au débriefing, il s'était douté que cela concernerait davantage que les événements survenus durant l'attaque de la Terre par la Flotte libre. Après tout, ce n'étaient pas les sujets de conversation qui manquaient. L'ingénieur en chef de Tycho ayant servi de taupe à Marco Inaros, l'enlèvement et le sauvetage de Monica Stuart, le vol de l'échantillon de protomolécule, l'attaque qui avait bien failli coûter la vie à Fred Johnson. Et ce n'étaient là que ses aventures personnelles. Les récits de Naomi, d'Alex ou même d'Amos auraient de quoi remplir des volumes entiers.

Toutefois, il ne s'était pas attendu à ce que l'interrogatoire s'étende depuis cette salle comme un nuage de gaz pour envahir l'intégralité de l'espace disponible. Depuis des semaines, maintenant, ses journées consistaient à parler de tout ce qui touchait de près ou de loin à sa vie pendant douze à seize heures. Le nom et le parcours de chacun de ses huit parents. Ses dossiers scolaires. Sa carrière navale avortée. Ce qu'il savait de Naomi, d'Alex, de Fred Johnson. Sa relation avec l'APE, Dmitri Havlock, le détective Miller. Sur ce dernier point, même après plusieurs heures de réflexion, il n'était pas certain de pouvoir offrir une réponse satisfaisante. Jusqu'à maintenant, assis dans la petite pièce face aux enquêteurs des Nations unies, Holden avait fait tout son possible pour détailler sa vie point par point et la leur livrer sans réserve.

La démarche l'agaçait. Les questions se répétaient et passaient d'un sujet à l'autre, comme s'ils tentaient de le prendre en flagrant délit de mensonge. Elles s'enfonçaient dans d'étranges petits culs-de-sac – Comment s'appelaient ceux qui avaient servi avec lui au sein de la Flotte ? Que savait-il sur chacun d'entre eux ? – et s'y attardaient bien plus longtemps que nécessaire. Ses deux premiers interrogateurs étaient Markov, une femme de grande taille, le teint clair, le visage sérieux et allongé, ainsi qu'un homme grassouillet du nom de Glenndining dont la peau et la chevelure étaient de la même couleur brune. À tour de rôle, ils le poussaient à bout, créaient un semblant de complicité, le provoquaient de manière subtile afin de voir s'il perdait ses nerfs et ce qu'il exprimait quand c'était le cas, puis reprenaient tout à coup un ton si affectueux qu'il en était presque gêné.

Ils lui apportaient des sandwichs gras et défraîchis pour se nourrir, ou bien des pâtisseries tout juste sorties du four accompagnées d'une tasse du meilleur café qu'il ait jamais bu. Ils réduisaient l'éclairage à une quasi-obscurité, ou le réglaient au maximum jusqu'à ce qu'ils en fussent pratiquement aveuglés. Ils longeaient paisiblement les couloirs depuis les quais du pas traînant et sautillant propre aux déplacements lunaires, ou restaient sans bouger dans une pièce étroite qui ressemblait à un caisson d'acier. Holden avait l'impression que son histoire personnelle était progressivement réduite à l'état de pulpe sèche, comme un citron vert dans un bar très bon marché. S'il y avait encore une goutte de jus en lui, ils trouveraient le moyen de l'extraire. Il était facile d'oublier qu'ils étaient ses alliés et qu'il avait accepté tout cela. Plus d'une fois, recroquevillé sur sa couchette après une longue journée, flottant aux frontières du sommeil et rêvant à moitié, il avait surpris son esprit à concevoir des plans pour sortir le vaisseau de sa prison et s'échapper d'ici.

Observer la Terre mourir centimètre par centimètre au-dessus de leur tête n'aidait en rien. La plupart des chaînes d'information restantes s'étaient relocalisées sur Luna et les stations Lagrange, mais quelques-unes diffusaient encore depuis la surface planétaire. Entre les séances d'interrogatoire et ses heures de sommeil, Holden avait peu de temps pour les regarder, mais les bribes qu'il captait lui étaient suffisantes. Infrastructures à bout de souffle,

dérèglement total de l'écosystème, modifications de la composition chimique de l'atmosphère et des océans. Trente milliards d'âmes vivaient autrefois sur la Terre surpeuplée, dépendantes d'un vaste réseau de machinerie pour se nourrir, s'hydrater et ne pas se noyer dans leurs propres déchets. Un tiers d'entre elles, selon les estimations les plus pessimistes, avaient déjà trouvé la mort. Holden avait visionné quelques secondes un reportage concernant la manière dont le décompte des décès en Europe occidentale s'effectuait en évaluant les variations atmosphériques. La quantité de méthane et de cadavérine dans l'air permettait de calculer le nombre de personnes qui pourrissaient dans les rues et les villes en ruine. Telle était l'ampleur du désastre.

Il s'était senti coupable d'avoir coupé la vidéo. Le moins qu'il pouvait faire était d'observer. D'être présent tandis que l'écosphère qui les avait accueillis, lui, sa famille et tous sans exception quelques générations plus tôt, périssait sous ses yeux. La Terre méritait des témoins. Mais il était fatigué, effrayé. Même après avoir éteint l'écran, il n'avait pu dormir.

Toutes les nouvelles n'étaient pas mauvaises. Mère Élise lui avait adressé un message lui expliquant que la ferme du Montana, bien que sévèrement endommagée, produisait suffisamment de ressources pour permettre à ses parents de rester en vie. Et même assez de surplus pour participer à l'effort de secours à Bozeman. Les nuages sales de cendre et de poussière retombant progressivement pour empoisonner les océans, un nombre de plus en plus élevé de vaisseaux de secours pouvaient maintenant descendre sans souci dans le puits de gravité et revenir chargés de réfugiés.

Toutefois, l'espace disponible au sein de la base de Luna commençait à sérieusement se réduire. Les recycleurs d'atmosphère étaient poussés jusqu'aux limites de leurs capacités et à chaque inspiration qu'Holden prenait dans les coursives et les couloirs de la station, il avait le sentiment que l'air provenait de la bouche de quelqu'un d'autre. Des lits de camp et des tentes-cabines envahissaient les espaces publics et les aires de restauration. L'équipage du *Rossinante* avait abandonné ses quartiers à l'intérieur de la station pour remonter à bord du vaisseau et libérer de la place. Mais également pour retrouver leur propre

bulle d'air pur et boire de l'eau correctement filtrée. Il aurait été quelque peu malhonnête de qualifier ce déplacement d'altruiste. L'appareil était paisible, vide et familier. Les seules choses qui empêchaient Holden de se sentir parfaitement à l'aise étaient le silence du réacteur à l'arrêt et la présence fantomatique de Clarissa Mao.

— Pourquoi est-ce qu'elle te dérange autant ? demanda Naomi.

Ils se trouvaient tous deux dans la cabine qu'ils partageaient, maintenus sur la couchette par la gravité fractionnelle et leur propre épuisement.

— Elle a tué un paquet de gens, répondit Holden, la somnolence le dépouillant de son aptitude à réfléchir clairement. Ce n'est pas suffisant ? Parce que, pour moi, ça devrait l'être.

Ils avaient réduit l'éclairage de la cabine. La couchette anti-crash accueillait leurs deux corps unis. Il sentait le souffle de Naomi contre son flanc, familier, chaud et rassurant. Sa voix trahissait le même ensommeillement que la sienne. Ils étaient presque trop éreintés pour dormir.

— C'était une autre personne.

— Tout le monde a l'air d'en être sûr, dit Holden. Je ne sais pas comment vous en êtes arrivés à cette conclusion.

— Je crois qu'Alex ne lui fait pas encore totalement confiance.

— Mais Amos, si. Tout comme toi.

Un son rauque s'échappa de la bouche de Naomi, provenant du fond de sa gorge. Ses yeux étaient clos. Bien que la lumière fût faible, il apercevait tout de même le teint plus sombre de ses paupières. Un instant, il pensa qu'elle était parvenue à trouver le sommeil, mais elle reprit la parole :

— Je suis obligée de croire qu'elle peut changer. Que *tout le monde* peut changer.

— Tu n'étais pas comme elle, assura Holden. Même à l'époque où... où des gens sont morts, tu n'étais pas comme elle. Tu n'es pas un tueur de sang-froid.

— Amos, si.

— Exact. Mais Amos, c'est Amos. Dans ma tête, c'est différent.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est Amos. C'est un pitbull, en quelque sorte. Tu sais qu'il est capable de t'arracher la gorge, mais il est d'une loyauté sans faille et la seule chose dont tu as envie, c'est de lui faire un câlin.

Naomi ébaucha lentement un sourire. Cela, elle le pouvait. Étirer un muscle de son visage. Le cœur d'Holden s'emplit alors d'espoir, de chaleur, et même d'une forme d'optimisme lugubre qui affirmait que l'univers ne pouvait être si abominable s'il existait une femme comme elle. Il posa une main sur sa hanche.

— Tu n'es pas tombée amoureuse de moi pour ma tendance à respecter l'éthique, je me trompe ?

— Plutôt malgré, gloussa-t-elle, avant d'ajouter un moment plus tard : Tu avais un joli cul.

— J'avais ? Au passé ?

— Il faut que je me remette au travail sur le système, dit-elle afin de changer de sujet. Ne me laisse pas m'endormir jusqu'à ce que j'aie contrôlé l'avancée des mises à jour.

— Les vaisseaux disparus ? s'informa-t-il.

Naomi hocha la tête.

Aussi âpres que pouvaient être ses séances d'interrogatoire, celles de sa compagne étaient pires encore. Elle avait toujours été discrète sur son passé, sur la façon dont elle était devenue la femme qu'il connaissait à présent. Et pourtant, elle avait décidé de troquer son intimité en échange d'une amnistie pour l'équipage, ainsi que pour elle-même. Les homologues de Markov et de Glenndining qui la questionnaient ne s'intéressaient pas seulement à une carrière navale avortée ou à des services contractuels rendus à Fred Johnson. Elle était leur fenêtre sur les activités de Marco Inaros. Elle avait été sa maîtresse. La mère de son enfant. Un fait qu'Holden tentait encore d'assimiler. On l'avait retenue de force à bord du vaisseau amiral de la Flotte libre avant et après le coup de massue porté à la Terre. Il avait conscience des dégâts émotionnels que lui causait ce débriefing marathon. Ce devait être un millier de fois plus difficile pour elle.

Raison pour laquelle, supposait-il, elle se plongeait dans le mystère des vaisseaux disparus. Elle avait été la première d'entre eux à noter que le profil des appareils qui s'étaient évaporés durant leur traversée des anneaux ne correspondait pas à celui



des vaisseaux de guerre martiens volés qui constituaient désormais la Flotte libre. Certains avaient été dérobés par Marco et sa bande, d'autres s'étaient simplement évanouis sans laisser de trace. Ils avaient deux affaires en cours, et il ne pouvait pas reprocher à Naomi de vouloir passer son temps libre sur la seconde.

Mais elle devait se reposer. Pour la simple et bonne raison que si elle y parvenait, il y parviendrait aussi. C'est ce qu'il croyait, du moins.

— Je ne promets rien, dit-il.

— D'accord. Dans ce cas, réveille-moi assez tôt pour que j'aie le temps de faire mes contrôles avant la prochaine séance.

— Promis.

Il resta allongé près d'elle dans l'obscurité jusqu'à ce que sa respiration s'approfondisse et ne soit plus qu'un balbutiement, une pulsation de sommeil puissante et régulière. Puis, après cinq minutes passées à l'écouter, toujours éveillé, il sut qu'il serait incapable de s'endormir à son tour. Il se leva et, l'espace d'un instant, Naomi redevint silencieuse, prête à se réveiller, avant de finalement reprendre sa respiration profonde. Holden s'éclipsa.

Les coursives du *Rossinante*, réglées sur un cycle nocturne, étaient aussi peu éclairées que la cabine. Il se dirigea vers l'ascenseur. Des bruits filtraient jusqu'à lui en provenance de la coquerie : le grondement affable d'Amos ainsi que la voix plus douce et ténue de Clarissa. Il marqua une pause, tendit l'oreille puis se hissa par l'échelle qui menait au pont des ops. La gravité lunaire étant relativement faible, emprunter l'ascenseur semblait futile et il se tira donc jusqu'en haut, une main après l'autre. Les lumières de la cabine étaient éteintes et seul l'écran éclairait la silhouette d'Alex.

— Salut, lança le pilote de son accent traînant tandis qu'Holden s'installait dans un siège. Insomniaque ?

— C'est ce qu'on dirait, répondit le capitaine en soupirant. Et vous ?

— Je déteste la gravité, ici. J'ai l'impression de me déplacer trop lentement. J'ai bien envie de faire chauffer les moteurs, mais il n'y en a pas et nous n'avons prévu d'aller nulle part. C'est la poussée d'un réacteur qui devrait me maintenir dans mon siège, mais en ce moment, c'est juste un gros morceau de roche.

Alex indiqua le programme d'information que diffusait en sourdine son écran. Une femme vêtue d'un hijab de couleur rouge vif s'exprimait d'un air sérieux devant la caméra. Holden la reconnut. Il s'agissait d'une journaliste martienne très respectée, mais il ne se souvenait pas de son nom.

— Ça ne s'arrête pas, déclara-t-elle. Ils disent que c'est une mutinerie, continuent de parler de manquement au devoir, d'abandon de poste et de vente de matériel au marché noir.

— Ça ne sent pas bon, tout ça.

— C'est toujours mieux qu'avant, observa Alex. C'était un coup d'État. Une guerre civile. Seulement, au lieu de se battre, un cinquième des forces militaires ont fait leurs valises et traversé les anneaux en emportant toutes nos affaires. Enfin, toutes celles qu'ils n'ont pas échangées avec ces enfoirés de la Flotte libre.

— Des infos sur l'endroit où ils ont filé ?

— Nan. Aucune qu'ils n'aient décidé de rendre publique, en tout cas.

La femme au hijab – Fatim Wilson, *voilà* comment elle se nommait – disparut de l'écran, où s'affichèrent ensuite les images d'un quai désert sur Mars et celles d'un groupe de protestataires agités hurlant en direction de la caméra. Holden ignorait ce qu'ils exigeaient, ou ce à quoi ils s'opposaient. Au vu de la situation, il n'était pas certain qu'eux-mêmes le sachent non plus.

— S'ils reviennent un jour, ils seront tous jugés pour trahison, dit Alex. Ce qui me laisse à penser qu'ils ne comptaient pas revenir de sitôt.

— Récapitulons, fit Holden. Nous avons donc un coup d'État des Martiens, la Flotte libre qui atomise la Terre, des pirates qui interceptent et pillent les vaisseaux colons, la station Médina qui ne répond plus et on-ne-sait-quoi qui avale les appareils pendant leur traversée des anneaux.

Alex ouvrit la bouche, prêt à répondre, mais à ce moment précis l'image sur l'écran vacilla et un tintement se fit entendre. Une demande de communication hautement prioritaire.

— Après un problème, un autre putain de problème, lâcha Alex en acceptant la connexion, quand ce ne sont pas tous les problèmes en même temps.

Chrisjen Avasarala apparut à l'écran. Sa chevelure était parfaitement arrangée, son sari vert brillant comme une pierre précieuse. Seuls ses yeux et la forme de sa bouche trahissaient la fatigue.

— Capitaine Holden, commença-t-elle, j'ai besoin de vous voir, vous et votre équipage. Immédiatement.

— Naomi est en train de dormir, protesta Holden sans prendre le temps de réfléchir.

Avasarala lui sourit. Ce n'était pas une expression amicale.

— Donc je vais aller la réveiller, reprit-il. Nous ne serons pas longs.

— Je vous remercie, capitaine, conclut la dirigeante par intérim de la Terre avant de couper la communication.

L'espace d'un moment, le silence envahit le pont.

— Vous avez remarqué qu'elle n'a rien dit d'obscène ou d'insultant ? demanda Holden.

— J'ai remarqué, oui.

Holden prit une profonde inspiration.

— Ça ne peut être que mauvais signe, déduisit-il.



La salle de réunion se trouvait près de la surface de la lune. Elle était conçue comme une salle de classe, ou une église : une estrade à l'avant et des rangs de chaises positionnés en face, mais l'estrade était déserte et une douzaine de chaises avaient été disposées en un cercle approximatif. Avasarala était assise en compagnie de Fred Johnson – dirigeant de la station Tycho et autrefois porte-parole de l'APE – de Nathan Smith, le Premier ministre martien, à sa gauche, et de Bobbie Draper à sa droite. Smith et Johnson étaient en bras de chemise, et tous paraissaient épuisés. Holden, Naomi, Alex et Amos étaient assis en face, deux chaises marquant la séparation des deux groupes de chaque côté. Holden ne réalisa l'absence de Clarissa que lorsque tous eurent pris leur place. Il n'avait même pas envisagé la possibilité de l'emmener ici. Après tout, la réunion concernait l'équipage du *Rossinante*, et elle était...

Avasarala tapota son terminal et un plan schématisé surgit alors dans l'espace vide au centre du cercle. La Terre, Luna

et les stations Lagrange se révélèrent en surbrillance dorée. Les vaisseaux de guerre qui avaient intercepté et annihilé les dernières attaques de la Flotte libre, quant à eux, luisaient en vert. Un second plan affichait la zone intérieure du système – Sol, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, ainsi que les stations majeures de la Ceinture telles que Cérès et Pallas – marquée d’une série de points rouges sporadiquement éparpillés qui ressemblaient aux lésions d’une éruption cutanée.

— En rouge, ce sont les appareils de la Flotte libre, informa Avasarala.

Sa voix était rauque, comme si elle souffrait d’une toux. Holden n’aurait su dire si c’était dû au fait de trop parler ou aux particules qu’elle respirait sur la lune : une poussière trop fine pour être retenue même par les meilleurs filtres et qui emplissait l’air de la station d’une affreuse odeur de poudre à canon.

— Nous surveillons leurs déplacements, poursuivit Avasarala. Et il y a une anomalie. Celle-ci.

Elle s’affaira de nouveau sur son terminal et les deux schémas se superposèrent, l’un s’agrandissant tandis que l’autre se réduisait, jusqu’à ce que tous deux parviennent à une taille égale. Le point rouge se tenait en retrait des stations et des planètes, flottant dans une vaste étendue de vide où la mécanique orbitale le laissait pratiquement seul. Naomi se pencha vers l’avant, luttant pour conserver sa concentration visuelle. Elle était bien trop fatiguée pour cela.

— Qu’est-ce qu’il fait là, celui-là ? interrogea-t-elle d’une voix relativement claire.

— Du repérage, répondit Fred. Son transpondeur est désactivé, mais il semblerait que ce soit un vaisseau prospecteur. *L’Azure Dragon*, enregistré sur Cérès. Avec un équipage de radicaux de l’APE.

— Ce qui veut dire qu’ils sont peut-être de mèche avec la Flotte libre, dit Holden. Est-ce que les attaques...

— Elles ont été coordonnées par ce petit salopard, oui, anticipa Avasarala, qui haussa les épaules d’un air exténué. C’est ce que nous pensons, en tout cas. Et voilà ce que nous savons : tant que ces raclures pourront continuer à nous balancer des astéroïdes, nous serons condamnés à l’immobilisme. Nos appareils

n'osent pas bouger, et Marco Inaros peut revendiquer tout ce qu'il veut dans la zone des planètes extérieures.

Smith se pencha à son tour et prit la parole d'un ton calme, presque contrit :

— Si les services de renseignement de Chrisjen voient juste et que c'est bien ce vaisseau qui est responsable des attaques, alors c'est une cible prioritaire dans notre lutte contre la Flotte libre. Vous êtes au courant que le colonel Johnson, la secrétaire générale Avasarala et moi-même avons œuvré à la formation d'une force d'intervention commune ? Eh bien, cela sera sa première opération sur le terrain. Elle consistera à capturer ou à détruire l'*Azure Dragon* pour réduire la capacité de l'ennemi à lancer ses assauts contre la Terre. Permettre à la flotte combinée de respirer.

C'était la première fois qu'Holden entendait l'expression *flotte combinée*, et il songea qu'elle sonnait plutôt bien.

Il n'était pas le seul.

— Merde, lâcha Amos. Et dire que je commençais à apprécier d'avoir les doigts dans le cul toute la journée.

— Si vous voulez faire des choses à votre anus, ça vous regarde, fit Avasarala. Mais vous pouvez tout aussi bien faire ça sur un siège anti-crash. Le *Rossinante* ne fait pas partie de la flotte, et il ne laisserait donc aucun trou dans nos défenses si nous venions à le perdre. D'après ce que j'ai compris, vous lui avez aussi greffé quelques améliorations...

— Un canon électromagnétique monté sur quille, intervint Alex avec un large sourire.

— ... qui trahissent un besoin criant de surcompenser la taille minuscule de vos pénis, mais qui pourraient s'avérer utiles. Le commandant de la mission vous a désignés, vous et votre vaisseau. Et pour être honnête, au stade où nous en sommes, vous avez autant de valeur à mes yeux qu'une serpillière souillée, à l'exception de mademoiselle Nagata, alors...

— Attendez, l'interrompt Holden. Le *commandant de la mission* ? Non.

Avasarala riva son regard dans celui du capitaine, son expression aussi dure que du granit.

— Non ?

Holden ne cilla pas.

— Le *Rossinante* n’obéit à aucun autre commandement que le nôtre, s’emporta-t-il. Je comprends que c’est une grande force d’intervention, et que nous sommes tous dans le même bateau. Mais le *Rossi* n’est pas qu’un vaisseau, c’est notre chez-nous. Vous voulez nous engager ? Très bien. Nous acceptons, et nous ferons le boulot comme il faut. Mais si vous nous collez un commandant en nous demandant de suivre ses ordres, alors la réponse est “non”.

— Capitaine Holden... commença Avasarala.

— Ce n’est pas négociable. C’est comme ça, point final.

Trois des personnalités les plus puissantes du système solaire, les dirigeants des factions majeures qui s’étaient affrontées durant des générations, se regardèrent. Les sourcils de Smith s’élevèrent très haut sur son front et il se mit à lancer des regards inquiets à travers la salle. Fred se pencha en avant, fixant Holden comme si le capitaine venait de le décevoir. Seule Avasarala conservait une lueur d’amusement dans les yeux. Holden jeta un coup d’œil en direction de son équipage. Naomi avait les bras croisés. Alex gardait la tête haute et le menton saillant. Amos, lui, arborait exactement le même sourire que d’habitude. Un front unifié.

Bobbie s’éclaircit la gorge.

— C’est moi, dit-elle.

— Comment ça ? réagit Holden.

— C’est moi, répéta Bobbie. Je suis le commandant de la mission. Mais si vous ne voulez vraiment pas...

— Oh, dit Holden. Non. Non, ça change tout.

— Ouais, confirma Alex, alors que Naomi décroisait les bras. Bobbie se détendit.

— Vous auriez dû commencer par là, Chrissy, ajouta Amos.

— Allez vous faire foutre, Burton. J’allais y venir.

— Alors, Bobbie, dit Holden. Comment est-ce qu’on s’y prend ?

## SALIS

— Attendez, attendez ! s'écria Salis dans la radio intégrée de sa combinaison.

Le socle du canon électromagnétique mesurait dix mètres de largeur. En forme d'hexagone, sa masse était supérieure à celle d'un petit vaisseau. À ses mots, une demi-douzaine de propulseurs de construction situés le long du flanc de la bête s'activèrent, projetant de la masse réactionnelle dans le vide. L'appareil de calibrage sur le robot de Salis indiqua de nouveau zéro et l'infime mouvement de la bête cessa. Tous flottaient ensemble : l'arme aux dimensions inhumaines, la station alien et sa douce lueur, ainsi que Salis dans son engin de construction jaune semblable à une araignée.

— *A que, coyo ?* demanda Jakulski, le superviseur technique, dans son oreille.

— Je détecte un mouvement de dérive, répondit Salis, qui orienta ses lasers de mesure sur le canon électromagnétique et le socle censé le maintenir en place.

Équiper la station alien de trois larges ceintures respectivement faites de céramique, d'acier et de silicate de carbone tressé leur avait demandé un travail considérable. À présent, elle ressemblait à un immense ballon bleu cerclé d'élastiques, chacun d'entre eux positionné à angle droit par rapport aux deux autres. Des tourelles équipées de canons électromagnétiques se trouvaient là où les lignes se croisaient. Forer à travers la station alien s'était avéré impossible, et le soudage était inefficace car la surface ne fondait pas. Envelopper l'intégralité de la sphère avait été la seule alternative viable afin d'y attacher quelque chose.

— *Que mas que ?* s'enquit Jakulski.

— Variation d'une minute et dix secondes sur l'axe *z* relatif, moins huit secondes sur l'axe *y* relatif.

— Reçu.

Les propulseurs de construction le long du canon électromagnétique s'enclenchèrent dans une série de courtes poussées, impulsion et contre-impulsion. Autour d'eux, les anneaux égayaient le ciel d'un petit peu plus de treize cents points lumineux, mornes, vides, disséminés avec une inquiétante régularité. La station Médina elle-même était le seul autre objet flottant, suffisamment distante pour que Salis puisse recouvrir l'entièreté de sa structure – tambour, réacteur et postes de commande – en tendant le pouce. On nommait toujours cet endroit la "Zone lente". Même si l'étrange limite de vitesse ne leur était plus imposée, l'appellation restait inchangée et conférait toujours ce sentiment d'anomalie, de malédiction. La majeure partie de son travail s'opérait à l'intérieur de Médina. Les excursions dans le vide étaient rares, et maintenant qu'il s'y trouvait, il ne pouvait pas dire qu'il appréciait vraiment cela. Il détournait sans cesse son attention de la tâche en cours pour scruter l'obscurité. C'est seulement à la fin de sa première semaine de travail qu'il avait réalisé qu'il cherchait en fait la Voie lactée, et qu'il scrutait régulièrement le vide car il ne l'apercevait pas.

— *Bist good ?* demanda Jakulski.

— Un moment, répondit Salis en vérifiant à nouveau ses lasers de mesure.

Il parcourut le long canon des yeux tandis que le robot s'efforçait de conserver le revêtement et le socle de l'arme en ligne de mire. Les quelques canons électromagnétiques qu'il avait vus au cours de sa vie étaient faits de titane et de céramique, mais les nouveaux matériaux que Duarte leur expédiait via la porte de Laconia étaient d'une technologie tout à fait nouvelle. Ce n'était pas uniquement l'aspect irisé du revêtement de silicate de carbone, non. Le noyau central qui permettait aux canons de fonctionner et les munitions sans friction qu'ils tiraient étaient... étranges.

Les canons étaient de conception élégante, certes. Mais ce n'étaient que des armes magnétiques alimentées par un noyau



à fusion, comme n'importe quel vaisseau. Et ils faisaient ce que l'on attendait d'eux. Toutefois, il y avait quelque chose de singulier dans la manière dont ils s'assemblaient, comme s'ils étaient davantage des sujets de test que des pièces de fabrication, et leur beauté gauche évoquait à Salis des plantes plutôt que des machines. Cette singularité ne venait pas seulement des nouveaux matériaux qui les composaient ; depuis que l'Anneau s'était élevé de la surface de Vénus, de nouveaux éléments étaient régulièrement apparus ici et là. Elle venait de leur envergure. Et peut-être d'autre chose.

Le relevé des lasers de mesure lui parvint.

— *Good*, dit Salis. Maintenant, on installe cet enfoiré.

Jakulski ne répondit pas, mais les propulseurs s'activèrent. Salis gardait ses lasers braqués à la fois sur le socle et le canon, enchaînant les lectures manuelles. C'était le type de travail qu'il laissait d'ordinaire aux systèmes du robot, mais les nouveaux matériaux provoquaient parfois la détection d'erreurs inexistantes. Et mieux valait être certain de ses informations. Depuis que les portails s'étaient ouverts, quelques années plus tôt, la station demeurait d'une inertie monolithique. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'y fixer de force une immense machine n'entraînerait aucune réplique de sa part.

Ils passèrent la plus grande partie de leur quart à tenter d'imbriquer l'arme dans son socle, et celle-ci finit par s'y verrouiller. La tourelle se stabilisa, absorba le peu d'énergie produite par l'élan du canon et le socle se rabattit sur lui, laissant dans l'esprit de Salis l'image embarrassante de deux gigantesques lèvres se refermant autour d'une paille dans un mouvement très lent.

— Je m'écarte, annonça Salis.

— *Clar à test ?*

— Un moment, dit Salis, qui s'éloigna de la station jusqu'à la zone de néant où patientaient Roberts et Vandercaust, sanglés dans leurs robots respectifs.

Les propulseurs d'attitude du sien lui permirent de s'immobiliser près d'eux – une immobilité *relative*, du moins – et de faire demi-tour afin de contempler leur œuvre. Sur le canal de groupe, Roberts poussa un grognement.

— *Vise ca bacté*, dit-elle.

Sa remarque était plutôt pertinente. Avec les canons fixés au sommet ainsi qu'à la base de chacun des trois axes, en effet, la station ressemblait à quelque chose observé à travers la lentille d'un microscope. Un macrovirus, peut-être. Ou un streptocoque minimaliste.

— En position, informa Salis. *Clar à test.*

— Trois, commença Jakulski, deux, *un.*

Sous leurs pieds, le canon électromagnétique remua dans son socle, comme s'il s'éveillait tout à coup de son sommeil. L'espace d'un instant, il sembla dériver, tel un roseau pris dans un courant d'éther, puis retrouva brusquement sa posture initiale avant de passer d'une position à l'autre, trop rapidement pour que l'œil de Salis pût distinguer le mouvement entre les deux, plus vite encore qu'un insecte agitant sa patte. Il effectua un tour complet, visant tour à tour chacun des anneaux dans son champ de vision. Au vu de leur disposition, au moins deux des canons seraient capables d'atteindre toutes les portes, et la plupart d'entre elles se trouvaient dans la ligne de mire de trois des armes magnétiques. Salis avait vu des images d'anciennes fortifications terriennes qui surplombaient la mer. Jusqu'à présent, il n'avait jamais saisi leur logique – le terrain étant trop plat pour qu'elle s'applique à son propre vécu – mais ce qui se trouvait devant leurs yeux suivait exactement la même : les canons haut placés qui protégeraient à jamais la station Médina des vaisseaux envahisseurs. Il sentit l'émotion l'étreindre. Ç'aurait pu être de la fierté aussi bien que de la crainte.

— *Good*, dit Jakulski d'un ton presque étonné, comme s'il s'était attendu à ce que le mouvement du canon l'arrache de son socle pour l'expédier dans le néant. Écartez-vous, tests de tir imminents.

— On s'écarte, obéit Vandercaust. Évitez de nous tirer dessus, *sa sa ?*

— Si, c'est ce que je vais faire, et ensuite vous me raconterez comment ça s'est passé, d'accord ? plaisanta Jakulski.

Facile de blaguer, pour lui. Ce n'était pas comme s'il flottait dans le vide à leurs côtés. Ou comme si un canon pouvait réduire en poussière la station Médina. Salis et ses équipiers s'éloignèrent d'une cinquantaine de kilomètres, exécutèrent leur

rotation puis décéléraient sur cinquante autres. L'obscurité qui régnait ne détendait aucunement l'atmosphère. De l'autre côté de la porte, l'Univers n'était jamais si sombre. Le Soleil et les étoiles brillaient en permanence.

— En position. Parée, dit Roberts. *Hast du dui* enregistrés comme présence alliée ?

— Affirmatif, confirma Jakulski. S'il vous tire dessus, c'est qu'il ne fonctionne pas correctement.

Salis activa le zoom du moniteur de son robot et la station alien apparut en fausses couleurs. D'aussi loin, il ne distinguait que trois des six canons.

— Systèmes de senseurs *bist good*, reprit Jakulski. Feu dans trois, deux, un...

La bouche du canon cracha un panache de vapeur, un nuage de gaz pressurisé qui agissait comme courte extension du canon et permettait d'augmenter la vitesse du projectile. Le robot de Salis fut secoué, la décharge magnétique du canon affectant les systèmes même à cette distance. Il ne vit pas les munitions s'échapper du canon. Le temps que le feedback assourdissant parvienne de la radio jusqu'à ses tympans, le projectile de tungstène se trouvait déjà de l'autre côté de la porte ciblée, ou dans l'étrange non-espace entre les anneaux. Sur l'écran d'affichage en fausses couleurs, une onde traversa la station alien, pareille à ce qu'il observerait dans une sphère d'eau flottante si l'on touchait l'une de ses zones. L'onde s'évanouit avant même d'avoir pu s'étendre sur toute la surface de la sphère.

— *La que vist ?* s'enquit Jakulski.

— Rien, assura Salis. Tout a l'air d'aller. *Tu ?*

— Seulement la lueur de la station.

Au cours de tous les tests qu'ils avaient opérés, la seule réaction de la station aux tirs des canons électromagnétiques disposés autour d'elle avait été une averse de photons.

— Rien d'autre ?

— Nan.

— Coefficient de dérivation ?

— Nul.

C'était ce qu'ils souhaitaient voir. Les canons étaient suffisamment puissants et imposants pour que, même installés sur

la quille d'un vaisseau, déclencher leur tir soit une tâche ardue. Montés sur des tourelles comme dans le cas présent, ils auraient dû pouvoir faire office de propulseurs autant que d'armes de défense, s'éloignant de ce qu'ils visaient assez rapidement pour qu'il soit difficile de les rattraper.

Si on oubliait l'existence de la station.

Peu importait ce que les aliens avaient fait pour se débarrasser de toute réaction égale ou contraire, elle générerait à peine assez d'énergie pour émettre une faible luisance, et ne semblait adopter aucune contre-mesure afin de se débarrasser d'eux. Malgré tout, Salis n'était pas pressé de retourner contrôler l'état des socles et de leurs cavités.

— Vous avez entendu Casil ? demanda Vandercaust. Quand il expliquait pourquoi elle ne bouge pas quand on la pousse ?

— Non, dit Roberts.

— Il dit qu'en fait elle bouge, mais que comme la zone se déplace en même temps, on ne s'en rend pas compte.

— Il est taré, Casil.

— *Sí ai.*

— Est-ce qu'on doit y retourner ? interrogea Salis via la radio.

— Une seconde, dit Jakulski, qui reprit la parole un instant plus tard : *Good.* Vous pouvez y aller. Gardez *tus augen* ouverts, au cas où...

Au cas où les pièces de revêtement seraient fissurées, au cas où une fuite se produirait dans l'un des réservoirs, au cas où les réacteurs ou les systèmes d'alimentation en munitions viendraient à dysfonctionner.

Au cas où les yeux d'un dieu très ancien seraient braqués sur eux. Ou pire encore.

— Bien reçu, fit Salis en vérifiant l'état de ses propulseurs. C'est parti.

Les trois robots manœuvrèrent puis s'élançèrent en direction de la station. Médina flottait sur sa droite : le cône du réacteur, le tambour rotatif. Salis projeta son regard au-delà, comme s'il cherchait un visage familier, mais les étoiles manquaient toujours à l'appel.



Le secteur du tambour interne de la station Médina possédait un soleil à rayons rectilignes qui brillait au centre de rotation, depuis le poste de commandement jusqu'aux ponts de l'ingénierie. Son éclairage à spectre complet se projetait sur les sinueuses terres agricoles ainsi que sur le grand lac incurvé qui, autrefois, avaient été censé accueillir une ville de Mormons fidèles aux étoiles. Salis était assis à la terrasse d'un bar en plein air en compagnie de Roberts et Vandercaust, sirotant une bière et dégustant du *kibble* blanc au goût de poudre fromagère et de champignon. Derrière et devant lui, le paysage se profilait en lignes courbes qui se perdaient dans l'intense lumière du soleil. Sur sa gauche et sa droite, le tambour s'étendait de toute sa longueur, la gravité générée par sa rotation approximativement équivalente à celle de Luna. La brise délicate qui soufflait dans sa nuque suivait, comme toujours, le sens de la giration.

Lorsqu'il était enfant, Salis avait vu les cavernes de Big Room sur Japet, marché sous les cieux artificiels de Cérés. Toutefois, le tambour de Médina était ce qui se rapprochait le plus de l'environnement de la Terre avant que les rochers ne s'y écrasent : une atmosphère non régulée, une croûte et un manteau fins le maintenant au sol au-dessus d'un noyau de pierre en fusion. Il était venu ici de nombreuses fois, et pourtant, les lieux dégageaient toujours un certain exotisme.

— Les surfeurs aériens sont de sortie, on dirait, lança Roberts, qui scrutait le ciel en plissant les yeux.

Salis leva le regard et discerna cinq corps flottant dans l'air, bras et jambes écartés, pratiquement réduits à de simples silhouettes par la luminosité. Ils semblaient en mouvement, provenant de l'arrière, courbés vers l'avant pareils aux épis de maïs et de soja, mais en réalité, ils étaient immobiles. Environ cinq mois plus tôt, un idiot d'adolescent avait trouvé le moyen d'établir un tracé temporaire permettant aux gens d'accélérer dans le sens inverse de la rotation et, en se calquant sur le rythme de celle-ci, de s'élever dans les airs. Tant que personne ne s'approchait trop près du soleil artificiel ou n'échouait à suivre l'accélération du tambour avant de redescendre, la chose était censée être très amusante.